

choisir

revue culturelle
n° 645 – septembre 2013

Religiosité en Amérique latine

François
Les racines de sa pensée

Société
Travailler le dimanche ?



Le Oui de Marie

Ô Dieu,

*Aide-moi à voir la beauté du Oui de Marie ;
je désire une foi adulte puisée en Ta Parole qui guérit,
veux la grâce et la force d'accomplir Ta Volonté d'Amour;
être un serviteur du Christ et de mes frères,
avec bravoure.*

Franck Widro
Sur Luc 1,39-52



choisir

n° 645 - septembre 2013

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Michel Gounot/GODONG,
Eglise San Francisco d'Antigua
(Guatemala)

p. 10 : Priscilia Chacon/APIC

p. 15 : Sunshine Pics /Fotolia

p. 18 : Alain Pinoges/CIRIC

p. 20 : Alessia Giuliani/PPP/CIRIC

p. 26 : Pierre Emonet

p. 30 : Kiyoshi Kurosawa

p. 32 : Biennale de Venise, Masumi Takada

p. 35 : Philippe Pache

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

| | |
|--|-----------|
| Editorial | 2 |
| E viva François ! <i>par Lucienne Bittar</i> | |
| Spiritualité | 8 |
| Semblable et différent <i>par Etienne Perrot</i> | |
| Spiritualité | 9 |
| Les 15-35 ans et la foi <i>par Joëlle Carron</i> | |
| Spiritualité | 12 |
| De retour de Rio ! <i>par Pierre Pistoletti</i> | |
| Religions | 14 |
| Une Eglise accidentée. La sécularisation de l'Amérique latine <i>par Véronique Lecaros</i> | |
| Eglise | 19 |
| François : les racines de sa pensée <i>par José María Poirier</i> | |
| Société | 24 |
| Travailler le dimanche. Est-ce normal ? <i>par Jean-Claude Huot</i> | |
| Cinéma | 29 |
| Japonismes. Exorcisme et mémoire <i>par Patrick Bittar</i> | |
| Expositions | 31 |
| Les magiciens de la lagune. La Biennale de Venise <i>par Daniel Cornu</i> | |
| Lettres | 34 |
| Nathalie Chaix. Epanouissement du désir <i>par Sylvain Thévoz</i> | |
| Livres ouverts | 37 |
| Le combat de Dall'Oglio <i>par Joseph Hug</i> | |
| Livres ouverts | 38 |
| Violence. De l'animal à l'homme <i>par Olivier Jelen</i> | |
| Chronique | 44 |
| Images d'été <i>par Gladys Théodoloz</i> | |

E viva François !

Ce pape-là, je l'aime ! Il me remplit d'espoir pour l'Eglise, et même pour le monde. Un pape qui appelle les dirigeants des nations à se faire serviteurs et à ne pas user de leur position pour leurs ambitions personnelles ou pour satisfaire leur goût du pouvoir : merveilleuse utopie ! Cette appréciation personnelle ne se fonde que sur des comptes rendus de médias, des images retransmises et des dires de personnes qui l'ont rencontré. Certes, il faut attendre pour voir, comme le rappellent avec sagesse nombre de connaisseurs du Vatican. Mais ce pape-là me donne envie d'y croire avant de voir ! De lâcher les rênes en confiance, de me retrouver parmi le Peuple de Dieu guidé par son évêque.

Cela ne tient pas uniquement au fait que François soit un jésuite, bien que cela y soit évidemment pour quelque chose. Sa manière d'aborder les questions en recherchant la volonté de Dieu reflète les Exercices. Sa façon de penser, sa théologie sont clairement influencées par saint Ignace et les lignes de la Compagnie de Jésus, pour qui le service de la foi est inséparable de l'engagement auprès des pauvres et pour la promotion de la justice. Ainsi François montre depuis le début de son pontificat un vrai intérêt pour les « petits », comme l'illustre sa visite aux migrants africains sur l'île italienne de Lampedusa, le 8 juillet dernier. Mais il y a aussi, dans mon espérance, la propre personnalité du pape, un mélange de liberté assumée, de courage (il en faut pour assumer cette charge, surtout lorsqu'en tant que jésuite on n'est pas censé rechercher des postes élevés dans l'Eglise) et d'intelligence active, assortis à une grande capacité d'écoute, une large culture et un petit côté révolutionnaire très sympathique qui fait que la langue de bois n'est pas son fort et que les jeunes peuvent se rattacher à ses discours. Difficile de ne pas s'y retrouver en tant que rédactrice de choisir...

Lorsqu'il rencontre les gens, François les regarde, il les touche et les embrasse. Il ne joue pas. Il entre réellement en relation avec autrui. Il dialogue : il écoute et il parle donc. On a assez chanté les louanges

de Jean Paul II et, inversement, critiqué Benoît XVI sur ce plan pour apprécier cette qualité de François ! Il y allie l'humilité de Benoît XVI (mais sans sa timidité ni son côté cérébral) et la chaleur latino.

Que François soit Argentin est une autre richesse pour le monde : il conjugue l'expérience historique difficile de la colonisation et d'une économie longtemps fragile, et l'influence de la culture occidentale. Son mode de penser et d'être peut, dès lors, toucher nombre d'habitants de la planète. Mais c'est surtout une sacrée opportunité pour l'Amérique latine... et pour l'Eglise de se rattraper des erreurs qu'elle a commises sur ce continent. Jean Paul II avait soufflé un vent froid sur l'évangélisation en Amérique latine (contrairement à ce que les grandes foules rassemblées lors de ses voyages pouvaient laisser croire) en condamnant la théologie de la libération et en brimant les petites communautés de base si adaptées à la culture et à la réalité du continent. Benoît XVI, pour sa part, a constaté à plusieurs reprises l'éloignement des catholiques d'Amérique latine, invoquant, de manière insuffisamment nuancée, la sécularisation.² La réalité, c'est que les évangéliques, plus à même de s'adapter à l'évolution de la société, se sont engouffrés dans la brèche (de 10 millions en Amérique latine en 1960, ils sont passés à environ 100 millions au XXI^e siècle), amenant avec eux la « théologie de la prospérité ».³ François, lui, est issu de cette culture. Il a baigné et grandi dans sa religiosité populaire, mais aussi étudié dans ses universités : il connaît l'espérance des pauvres et l'anticléricalisme de certains dirigeants. Il saura parler au cœur et à la raison des Latino-Américains. Leonardo Boff, théologien brésilien de la libération condamné au silence par Jean Paul II, ne tarit-il pas d'éloge sur lui ?

Comme le dit Joëlle Carron, en matière de foi, « c'est souvent notre crédibilité personnelle qui est appelée à faire la différence dans une overdose de propositions et de repères spirituels »⁴. Le guide spirituel François saura-t-il donner un exemple évangélique ?

Lucienne Bittar



- 1 • Voir l'article de **José María Poirier**, aux pp. 19-23 de ce numéro.
- 2 • Voir l'article de **Véronique Lecaros** aux pp. 14-18 de ce numéro.
- 3 • Cf. **Véronique Lecaros**, « Au défi des évangéliques », in *choisir* n° 613, janvier 2011, pp. 13-17, accessible sur www.choisir.ch.
- 4 • Voir les pp. 9-11 de ce numéro.

■ Info

Enlèvement de Paolo Dall'Oglio

Le Père jésuite italien Paolo Dall'Oglio a été kidnappé le 30 juillet dernier à Raqqa, dans l'est de la Syrie, par des djihadistes de l'Etat islamique d'Irak et du Levant (EIL), un groupe affilié à la mouvance terroriste d'al-Qaïda. Certaines sources ont annoncé son assassinat. A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne sommes pas en mesure de le confirmer.

Paolo Dall'Oglio avait été expulsé du pays en juin 2012 pour son hostilité déclarée au régime de Bachar el-Assad, mais il avait franchi la frontière turque pour se rendre en Syrie fin juillet. Selon l'Observatoire syrien des droits de l'homme, le Père jésuite se serait rendu à Raqqa pour rencontrer des dirigeants de l'EIL. Il voulait négocier la libération de militants kurdes kidnappés par ce groupe islamique et tenter un accord de paix entre les combattants kurdes et les djihadistes de l'EIL. Fondateur du monastère de Mar Moussa el-Habashi (Saint-Moïse l'Abyssin), non loin de Damas, le Père, âgé de 58 ans, s'était installé en juin dans la nouvelle fondation monastique de Deir Maryam

el Adhra, à Souleymanieh, au Kurdistan irakien. Depuis son départ forcé de Syrie, il parcourait la planète en avocat de la révolution syrienne et s'était déjà rendu dans les zones contrôlées par la rébellion. Il avait demandé à diverses reprises que des armes soient livrées à la rébellion syrienne.

Le Père Nawras Sammour, directeur régional du Service jésuite des réfugiés (JRS) au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, ami personnel de Paolo Dall'Oglio, avait confié à l'agence *apic*, en mars dernier, qu'avec ses positions « radicales », le jésuite italien avait désormais perdu toute crédibilité en Syrie. « Comme religieux, il aurait dû jouer un rôle de pont entre les communautés et non prendre parti. »

De son côté, le provincial des jésuites du Moyen-Orient, le Père Assouad, a réaffirmé, au nom de la Compagnie de Jésus, que les jésuites s'engagent à poursuivre leur action humanitaire, que celle-ci s'adresse à tous et qu'ils renouvellent leur proposition de « travailler pour la paix et la réconciliation en Syrie ». Il a attiré l'attention sur la situation critique dans laquelle se trouve un autre jésuite en Syrie : le Père Frans van der Lugt.

Présent dans ce pays depuis 1966, le religieux hollandais vit reclus dans la résidence des jésuites de Homs. Le Père van der Lugt a voulu rester auprès de la poignée de gens qui n'ont pas pu quitter le quartier chrétien de Boustan al-Diwan, encerclé par l'armée gouvernementale. Evoquant la situation dramatique dans laquelle se trouvent ces personnes, le Père Assouad a demandé que l'on n'épargne aucun effort pour protéger leur vie.

L'enlèvement du Père Dall'Oglio s'ajoute à une série d'enlèvements de religieux en Syrie, qui sème la panique parmi les chrétiens et accélère leur mouvement de fuite. On est toujours sans nouvelles

Lire encore la recension du dernier livre du Père Dall'Oglio à la p. 37 de ce numéro.

Le Père Dall'Oglio à Mar Moussa



de Mgr Gregorios Iohanna Ibrahim, métropolitain de l'Église syriaque orthodoxe, et de Mgr Paul Yazigi, métropolitain de l'Église grecque orthodoxe d'Antioche, à Alep, enlevés par des « inconnus » en avril dernier. (red./apic/fides)

■ Info

Théologie islamique

L'Université catholique de Louvain (Belgique) proposera dès la rentrée 2014 une option en « théologie islamique ». Pour Pascal Smet, ministre de la jeunesse et de l'enseignement, cette mesure constitue une étape importante dans la création d'un cadre académique pour l'islam. Selon lui, les responsables musulmans en Belgique sont souvent peu au fait de la langue et de la culture du pays, étant fréquemment envoyés et salariés par leurs pays d'origine. Une véritable formation des imams organisée par les pouvoirs publics étant légalement impossible, la solution d'un master avec option en théologie islamique a été retenue. Les diplômés pourront accéder à des postes d'aumônier ou de conseiller islamique.

Cette solution s'inspire de modèles existant à l'Université libre d'Amsterdam et en Allemagne. (apic)

■ Info

Soudan : charia renforcée

Depuis la sécession du Soudan du Sud (juillet 2011), le président soudanais Omar al-Bashir a plusieurs fois fait état de son intention de renforcer la charia. Les conversions de musulmans au christianisme deviennent plus dangereuses. Conformément à la loi isla-

mique, l'apostasie de l'islam est passible de mort au Soudan. Si nul n'a été exécuté pour ce délit ces dernières années, environ 170 personnes ont été inculpées sous ce chef d'accusation entre 2011 et 2012.

Plus largement, la persécution des chrétiens au Soudan, aujourd'hui à 98 % musulman, a augmenté. Des églises sont démolies, des institutions ou des écoles chrétiennes fermées, des travailleurs chrétiens étrangers expulsés. (red./fides)

■ Opinions croisées

Egypte : de qui se moque-t-on ?

« L'Occident est outré parce que l'armée égyptienne a osé déloger les Frères musulmans des deux bastions de Rabia et de Nahda. Bilan : plus de six cents morts dans les deux camps. Les médias bien-pensants poussent des cris d'orfraie (...) USA, Grande-Bretagne, France, Allemagne, Turquie, ONU se lèvent comme un seul homme pour dénoncer l'injustice (...). Cette levée de boucliers pour réclamer et proclamer le droit de tout citoyen à manifester "pacifiquement" a quelque chose de tragi-comique.

» Passons aux faits : la mosquée de Rabaa était une véritable poudrière ; depuis des semaines, les milices des Frères sèment la terreur dans la population : meurtres, enlèvements, rapt et viols de filles mariées de force à des musulmans ; plus d'une vingtaine de postes de police pillés et brûlés, et près d'une cinquantaine de policiers et d'officiers tués ; mausolées soufis détruits et familles chiites massacrées ; une cinquantaine d'églises, d'écoles et d'institutions chrétiennes brûlées dans

Lire l'intégrité de la lettre d'Henri Boulad sur : www.histoireet-societe.wordpress.com/2013/08/17/

la seule journée du 14 août ; près de 1500 personnes massacrées par les milices de Morsi au cours de son année de règne. (...)

» Ce n'est un secret pour personne que les élections présidentielles furent une vaste mascarade et le scrutin entaché d'énormes fraudes. Malgré tout, les médias persistent à affirmer que Morsi a été le premier président de l'histoire d'Égypte élu "démocratiquement" et qu'il a pour lui la "légitimité". Le peuple égyptien, qui a bon dos, a quand même accepté de jouer le jeu. Le résultat fut tellement catastrophique - insécurité, chômage, inflation, pénuries de pain et d'essence, économie en chute libre, tourisme agonisant - que l'ensemble de la population, au bout d'un an, a demandé à Morsi de déguerpir. En moins de deux mois, le mouvement Tamarrod a rassemblé plus de 22 millions de signatures réclamant son départ. En vain ! Plusieurs dizaines de millions d'Égyptiens ont défilé dans les rues des grandes villes pour exiger son départ. Encore en vain ! L'armée s'est décidée à intervenir pour soutenir le peuple et écarter l'indésirable. (...)

» Si "coup d'Etat" il y a eu, celui-ci fut populaire et non militaire, l'armée n'ayant fait qu'obtempérer à la volonté du peuple. (...) L'armée a malgré tout voulu associer les Frères musulmans au nouveau gouvernement. Après de nombreuses tentatives infructueuses de dialogue et de négociations, un nouveau gouvernement provisoire a été mis en place. C'est alors que les Frères musulmans ont décidé de "prendre le maquis" et de semer la terreur. Cette stratégie ne fait qu'augmenter leur impopularité. »

Henri Boulad sj, Le Caire

« Les femmes et les hommes qui ont manifesté pendant plus de cinq semaines ont été présentés comme des "pro-Morsi", essentiellement membres des Frères musulmans. Cette dénomination est fautive, réductrice et mensongère : ce sont les médias d'Etat qui répètent ces contre-vérités et 80 % des agences de presse occidentales reprennent ces qualificatifs. Or les manifestants se sont unis sous la bannière des "anti-coup d'Etat" et il y a parmi eux des femmes et des hommes qui n'appartiennent pas aux Frères musulmans et qui ne sont ni salafistes ni islamistes. (...)

» L'Armée égyptienne n'a jamais quitté la scène politique. La préservation de ses intérêts politiques et financiers, de même que ses liens rapprochés avec l'Administration américaine, expliquent sa stratégie de répression. Elle est également certaine que les différentes Administrations occidentales, comme Israël, observent d'un bon œil leur répression massive. (...)

» Les Églises brûlées rappellent les méthodes des prédécesseurs du général al-Sissi : diviser le peuple et présenter les "terroristes islamistes" comme opposés aux coptes. Il s'agit de faire d'une pierre deux coups : justifier la répression et gagner la sympathie de l'Occident. »

Tariq Ramadan

■ Info

Argentine : l'Église et les grands-mères

Après des années de silence, l'Église argentine s'est engagée à collaborer aux recherches sur les disparus de la dictature (1976-1983) et sur leurs enfants volés, a rapporté le 30 juillet

Lire l'intégrité de la lettre de Tariq Ramadan sur www.tariqramadan.com

passé le quotidien *La Croix*. C'est ce qu'exige depuis plus de 30 ans l'organisation des *Grands-mères de la place de mai*.

Le 24 avril, lors d'une audience au Vatican, la présidente de l'organisation, Estela de Carlotto, 82 ans, avait demandé au pape François d'intercéder auprès de l'Eglise argentine pour qu'elle révèle les informations en sa possession sur cette période. « Le pape nous a dit : "Je suis à votre disposition. Comptez sur moi" », a-t-elle déclaré.

Auditionné en 2010 en qualité de témoin par la justice de son pays, le cardinal Bergoglio, archevêque de Buenos Aires, avait fermement nié avoir été au courant de ces enlèvements avant les années 2000. (réd./apic)

■ Info

St-Maurice, nouveaux vestiges

Les fouilles archéologiques effectuées sous le parvis de l'Abbaye de St-Maurice ont mis à jour les vestiges d'une église, avec des tombes imposantes, a annoncé dans un communiqué le canton du Valais, le 12 août dernier. « Une découverte majeure, qui met en lumière le rayonnement de ce haut lieu de la chrétienté » et qui précise la surface qu'occupait l'Abbaye à sa fondation en 515, a estimé le conseiller d'Etat Jacques Melly.

Ces vestiges correspondent à une petite partie d'un complexe de grande envergure dont les habitations n'ont pas encore été découvertes. Une vaste salle d'environ 25 mètres sur 20, flanquée de locaux secondaires, a également été découverte. Elle servait sans doute de salle de représentation pour l'abbé-évêque ou pour le roi-abbé. Elle

est pourvue d'un podium, sans doute l'emplacement de la cathèdre où trônait un personnage de pouvoir.

Cet ensemble architectural dévoilé par les fouilles est exceptionnel en Europe. Des vestiges comparables, par exemple la salle de représentation basilicale de Barcelone, sont extrêmement rares.

(réd./apic)

■ Info

Les athées, plus intelligents

Une étude scientifique de l'Université de Rochester (Etat de New York) suggère que les personnes religieuses sont en moyenne moins intelligentes que les athées. Les chercheurs ont compilé 63 études traitant du sujet, réalisées sur les 30 dernières années (cf. *The Independent*, 12.08.2013).

Les trois psychologues impliqués dans l'étude définissent l'intelligence comme la capacité à « raisonner, organiser, résoudre des problèmes, à penser des choses abstraites, comprendre des idées complexes, apprendre vite et apprendre de l'expérience ». Mais ils excluent l'intelligence émotionnelle ou créative, relève *The Independent*. Les scientifiques américains admettent que l'hypothèse commune à la plupart des recherches est que les croyances religieuses sont irrationnelles, non ancrées dans la science, non vérifiables et de ce fait moins attrayantes pour les personnes qui « raisonnent mieux ».

L'étude souligne encore que les personnes d'une intelligence supérieure passent plus de temps à l'école, obtiennent de meilleurs emplois et de meilleurs salaires, ce qui les conduit à avoir une meilleure estime d'eux-mêmes et, de fait, à contrôler leurs croyances. (réd./apic)

Semblable et différent

Durant toute ma scolarité secondaire, mon grand-père me répétait : « Etienne, tu n'as aucune personnalité ! » - « Jugement injuste ! lui répliquai-je un jour que je me sentais en pleine forme. Qu'est-ce qui te fait croire ça ? » - « Tu imites servilement le comportement et même l'habillement de tes camarades de classe : mêmes jeans délavés, même t-shirt qui se croit provocateur. Vous êtes tous semblables. Comme si on vous avait imposé un uniforme ! » - « Peut-être, mais c'est un uniforme librement choisi ! »

« Vous vous croyez libres parce que vous ignorez les conditionnements sociaux qui pèsent sur vous, mais en fait vous avez peur de ceux qui ne sont pas semblables à vous. Et, du coup, vous êtes incapables d'une vraie relation. Car il n'y a de vraie relation qu'avec quelqu'un de différent. » - « Mais j'ai de bons copains très différents de moi ! » répliquai-je. - « Oui, comme mon journal de ce matin est différent de celui d'hier.. Les nouveautés du jour sont là pour me donner l'illusion qu'il se passe quelque chose, mais en fait, c'est la même orientation, le même style, la même mise en page, le même climat. C'est d'ailleurs ce qui le rend confortable à mes yeux. C'est une sorte de refuge qui me protège du monde extérieur. » - « Comme les séries télévisées ? » - « Tu l'as dit ! Les relations entre le quatrième et le cinquième épisode de la saison trois ont la rationalité mathématique du passage de quatre à cinq, mais les person-

nages, les décors, les situations, les scénarios sont semblables. L'événement qui s'étale et sent l'encre d'imprimerie, ce n'est que la mousse qui surnage sur les vagues de la plage de Paimpol, aussi superficielle que tes relations. »

« Pour un peu tu nous accuserais d'être des clones ! » - « Même pas ! Car les clones, aussi semblables soient-ils aux yeux du biologiste, différent de plus en plus au fur et à mesure qu'ils s'affrontent à des expériences nouvelles qui développent en eux certaines capacités et atrophient celles qui ne sont pas utilisées. Vous, vous n'en êtes même pas capables ! Vous êtes enfermés dans votre bande de copains. » - « Là, tu exagères, grand-père. » - « Si peu ! Vas donc apprendre la leçon du bérillon : trop proche de ses semblables, il se pique ; trop loin, il a froid. Pour qu'il y ait une relation, il faut d'abord une distance. Non pas séparation absolue, ce serait diabolique, mais séparation surmontée. C'est ça le travail de l'esprit. »

Etienne Perrot sj

Les 15-35 ans et la foi

... **Joëlle Carron**, Bettens (VD)
responsable de PASAJ¹

spiritualité

En 1984, à l'occasion de l'année sainte de la Rédemption, Jean Paul II célébrait sur la place Saint-Pierre au Vatican, la Rencontre internationale de la jeunesse. Un an plus tard, il annonçait la création des Journées mondiales de la jeunesse (JMJ). Depuis, tous les deux ou trois ans, une ville est choisie pour recevoir les JMJ. Cet été, les 28^e JMJ ont eu lieu à Rio. En cette année de la foi, elles ont porté sur la mission, à partir de la phrase de l'Évangile : « Allez, et de toutes les nations faites des disciples » (Mt 28,19). Les prochaines JMJ sont prévues à Cracovie (Pologne), en 2016.

Très à l'aise dans cet environnement, proche des jeunes, le pape François a célébré sur la plage de Copacabana, le 28 juillet, la messe de clôture des JMJ, devant trois millions de fidèles, 60 cardinaux, 1500 évêques et 11 000 prêtres. Il a appelé les jeunes à une « foi révolutionnaire », à être les « acteurs du changement », à se faire entendre et même, au besoin, « à mettre la pagaille », leur méfiance vis-à-vis des institutions étant, selon lui, parfaitement compréhensible. « L'Église a besoin de vous, de l'enthousiasme, de la créativité et de la joie qui vous caractérise. Ne soyez pas des chrétiens à temps partiel, des chrétiens ankylosés », leur a-t-il lancé.

Un défi quand on sait les difficultés d'identification et de constance auxquelles se heurtent les jeunes croyants aujourd'hui. Et qui nous renvoie en miroir, nous autres « grands » adultes, à notre propre façon de vivre la foi. Vous pourrez lire ci-dessous à ce sujet, la mise en perspective de Joëlle Carron, responsable de PASAJ, ainsi que les témoignages de deux jeunes qui ont participé aux JMJ à Rio (pp. 12-13).

L. Bittar

On peut s'arrêter sur la désertion des églises, sur le manque de relève, sur le « ce n'est plus comme avant ». Ce serait oublier que le Dieu auquel nous croyons est le Dieu ressuscité, vivant et agissant au cœur du monde. Un

Dieu que nous ne sommes pas toujours capables d'identifier, à l'instar de Marie de Magdala devant le tombeau ouvert qui ne reconnaît pas le Christ ressuscité.

Ainsi la question n'est pas de savoir s'il y a aujourd'hui rencontre entre Dieu et les jeunes (évidemment !), mais plutôt de comprendre comment cette relation se joue, quelles formes surprenantes et déroutantes, souvent hors de nos schémas ecclésiaux traditionnels, elle

1 • Pastorale d'animation jeunesse de l'Église catholique dans le canton de Vaud. Cet article s'appuie sur une intervention de Joëlle Carron à Notre-Dame de la Route, centre spirituel et de formation des jésuites de Fribourg, le 1^{er} juin 2013.

peut prendre. Il convient d'exercer notre regard pour y reconnaître Dieu à l'œuvre et deviner le souffle de l'Esprit au cœur du monde.

Pour cela, il nous faut avant tout prendre conscience d'un basculement. Le monde ancien s'en est allé. La chrétienté, société marquée par l'omniprésence d'une religion chrétienne ayant pris en main son organisation collective et ses rites de passage individuels et familiaux, n'existe plus en Europe occidentale. Seules en subsistent quelques reliques, pour encore une ou deux générations selon les réalités locales ou familiales....

On peut le regretter. On peut aussi se questionner : cette chrétienté était-elle vraiment christianisée ? vivait-elle réellement de l'idéal de l'Évangile ?² On peut enfin penser que ce temps de crise - donc de changement - est temps d'espérance, d'engendrement, de création ; que ce monde nouveau est porteur de Résurrection, pour l'Église notamment ; que « loin d'être un obstacle à l'évangélisation, la conjoncture actuelle offre une nouvelle chance à l'Évangile ».³

Budapest,
Gemfest 2012



Un choix anticonformiste

Qu'en est-il, au plan spirituel, de ce monde nouveau dans lequel vivent les 15-35 ans ? Qu'on le veuille ou non, notre société est marquée, en bien ou en mal, par l'unicité du chemin spirituel de chacun, par une multiplicité du croire et de ses modalités. Manquent à l'appel les chemins tout tracés, qu'on emprunte de manière presque naturelle, parfois au danger de le faire sans réfléchir, sans devoir se situer. La sécurité du croire « parce que c'est comme ça » a disparu.

Émerge une exigence nouvelle, celle de la réflexion, du positionnement personnel. Se dire chrétien aujourd'hui, pour les 15-35 ans, c'est avoir le courage de nager à contre-courant et de se positionner en tant qu'individu capable de poser ses choix hors de la pression et du conformisme social. C'est décider un jour librement de suivre le Christ, de répondre à un appel, de devenir disciple.

Or, malgré une société moins porteuse et les ruptures intervenues dans la transmission générationnelle, de nombreux jeunes aujourd'hui encore opèrent ce choix. Qu'est-ce qui leur permet de passer d'un compagnonnage avec Dieu - compagnonnage vécu à l'intime de l'être mais souvent de manière inconsciente - à une prise de conscience et une adhésion explicite au Christ mort et ressuscité ? Et quel

2 • **Jean Delumeau**, « L'atout majeur du christianisme, sa capacité d'adaptation », cité dans **Philippe Bacq** et **Christian Theobald** (éd.), *Une nouvelle chance pour l'Évangile. Vers une pastorale d'engendrement*, Bruxelles/Ottawa/Paris, Lumen Vitae/Novalis/l'Atelier 2005, p. 9.

3 • **Philippe Bacq**, « Vers une pastorale d'engendrement », in **Philippe Bacq** et **Christian Theobald** (éd.), op. cit., p. 16.

rôle pouvons-nous jouer, nous autres adultes, dans ce passage, à travers nos témoignages personnels ou nos structures ecclésiales ? Car il s'avère aujourd'hui, comme il y a deux mille ans (Jn 1,35-51), que ce saut dans l'inconnu, cet acte de foi, c'est d'abord et avant tout une histoire de rencontre(s), de dialogue(s) et au premier plan, bien sûr, de relation entre Dieu et le jeune. Une histoire qui se vit de manière unique, avec comme constante que l'identité profonde et libre de celui qui fait face à Jésus émerge.

Fraternité

D'autres expériences disent l'importance des frères, des compagnons de route. Aujourd'hui, c'est à Taizé, aux JMJ, dans un voyage humanitaire ou lors d'un camp que des jeunes peuvent se découvrir frères et sœurs, enfants de Dieu. C'est cette fraternité en Christ qui peut leur révéler ou les aider à vérifier l'idéal chrétien. Loin de l'exaltation mystique, la communauté ramène au quotidien, au terrain concret de la Bonne Nouvelle. A condition bien sûr que ce séjour reste une halte, un ressourcement, pour toujours mieux être au service de Dieu et du monde, et non pas un « club » sélect et fermé où on se réfugie pour mieux se barricader.

C'est là un des défis majeurs que doivent affronter nos structures ecclésiales, qu'elles soient paroissiales ou qu'elles prennent les formes plus récentes des mouvements, communautés nouvelles ou réseaux. La soif des

jeunes est toujours soit de bonheur, de vérité, de liberté... soit de profondeur, de qualité de relation... soit d'Amour. Et donc soit de Dieu. A nous de savoir reconnaître ce qui s'exprime dans leurs confidences chuchotées, dans nos dialogues animés avec eux ou dans les simples instants partagés silencieusement. « Au départ, à travers les personnes du Chœur Atout, PASAJ a été un lieu privilégié pour oser être moi-même, une petite oasis dans une période de vie difficile ; puis un lieu de nouvelles amitiés, de soutien, de rencontres, d'un ré-approvisionnement de ma foi en douceur, de moments de partage avec d'autres personnes qui croient aussi en Dieu. Je crois que ça m'a donné une espérance » (Marie, 26 ans).⁴

En tant qu'adultes croyants, il nous faut donc nous faire passeurs, témoins d'un Autre bien plus grand que nous. Ce qui met au défi notre crédibilité personnelle... Comment ne pas se rendre compte que c'est souvent cette crédibilité qui sera appelée à faire la différence dans une overdose de propositions et de repères spirituels ?

Pour cette mission si belle, un seul mot d'ordre : l'importance de « demeurer » - un terme qui revient tout au long de l'Evangile de Jean -, d'ancrer notre confiance en Dieu, au-delà de la peur qui parfois nous guette. C'est le seul chemin pour échapper à un danger bien réel celui-ci : celui de rester dans notre bulle ecclésiale, alors que nous sommes appelés dans le monde.

J. C.

(adaptation : L. Bittar)

4 • In *A toi la parole. 48 jeunes du canton de Vaud se racontent*, Lausanne, PASAJ 2013, 48 p.

De retour de Rio !

●●● **Pierre Pistoletti**, Villars-sur-Glâne
membre du Comité romand des JMJ

La délégation suisse romande aux Journées mondiales de la jeunesse (JMJ) de Rio a été marquée par une forte présence de jeunes valaisans. Pierre Pistoletti a recueilli les témoignages de deux d'entre eux.

Diane Porcellana, 21 ans, étudiante en sciences politiques

Pierre Pistoletti : *Diane, pourquoi t'es-tu inscrite aux JMJ ?*

Diane Porcellana : « Mon choix ne fut pas mûrement réfléchi. Une amie de longue date m'a proposé d'y prendre part et je me suis dit : "pourquoi pas ?". J'avoue que la destination fut un argument qui a pesé dans la balance ! »

Est-ce que tu regrettes ?

« Pas du tout, bien que je reparte avec mille et une questions sur ma foi ! Ces JMJ furent pour moi l'occasion de me confronter à de multiples interrogations quant à Dieu et son œuvre dans ma vie. Aujourd'hui, je me retrouve avec une grande soif de connaître, d'aller plus avant dans la compréhension de ma foi. »

Comment as-tu vécu ces JMJ ?

« Avec un peu de recul, je peux dire que mon sentiment est complexe. D'une part, j'ai pu m'immerger dans une foule immense, une sorte de grande humanité de plus de trois millions de personnes, et d'une autre, j'ai ressenti une certaine solitude. J'ai éprouvé la joie de partager un même idéal avec un grand nombre de personnes, mais également

l'importance d'un choix personnel qui se situe dans l'intime du cœur. Nul autre que moi ne peut se positionner quant à l'adhésion à Dieu. C'est une responsabilité personnelle à laquelle aucune foule ne pourra se substituer. »

Tes études ont-elle une influence sur la manière dont tu vis ta foi ?

« Grâce à mes études, je mesure le poids que peut avoir le conformisme ainsi que l'importance de chercher à posséder une pensée qui soit la plus personnelle possible. Cette quête d'authenticité influence également mon rapport à Dieu : je me sens le devoir de comprendre ce que je vis et ce que j'entends. Je sais que des questions resteront sans réponse, mais j'ai besoin d'aller jusqu'au bout des choses, d'essayer d'assimiler pleinement ce que je découvre plutôt que d'avalier tout rond ce qu'on me dit. Cette réflexion me permet également de ne pas débiter à celles et ceux qui me questionnent sur ma foi des théories toutes faites, mais de leur faire partager ce que j'ai patiemment intégré. »

Après les JMJ, tu as passé une semaine à Santa Fe où tu as eu l'occasion de visiter des prisonniers. Que retires-tu de cette expérience ?

« De ces personnes emprisonnées, j'ai reçu une magnifique leçon d'espé-



Diane Porcellana

rance. Tous ont une très vive conscience du pardon de Dieu : ils savent qu'ils ont entre leurs mains davantage d'avenir que de passé, malgré ce qu'ils ont fait. Cela m'a fait prendre conscience de mon manque d'espérance. Je ne vis pas entre quatre murs sept jours sur sept et pourtant, parfois, je peine à réellement envisager un avenir qui soit lumineux. »

Mathias Constantin, 24 ans, étudiant en mathématiques

Pierre Pistoletti : *Mathias, qu'est-ce qui t'a poussé à prendre part à ces JMJ ?*

Mathias Constantin : « J'ai hésité avant de m'inscrire aux JMJ de Rio. Je l'ai finalement fait parce que j'avais déjà participé à d'autres JMJ et que je savais que ces rassemblements constituent une expérience humaine très forte. Nous sommes immergés, deux semaines durant, dans un brassage culturel extraordinaire. De plus, c'est l'occasion d'avancer dans sa vie spirituelle. Ce sont des amis non-croyants qui ont achevé de me convaincre. Ils ont saisi l'importance que cette rencontre pouvait avoir pour moi et ils m'ont encouragé à m'inscrire. Cela m'a beaucoup touché.

Au-delà de l'événement en soi, est-ce qu'une JMJ change quelque chose à long terme ?

Au niveau intérieur, oui ! Je récolte encore aujourd'hui les fruits de Madrid (2011). Durant chaque JMJ quelque chose est semé, une sorte de graine dont la croissance implique une cer-

taine durée. Concrètement, Madrid m'a apporté une conscience plus vive de l'importance de l'œcuménisme, mais aussi - et cela va de pair - un intérêt plus profond pour la Parole de Dieu. Ceci dit, au niveau événementiel, un certain enthousiasme s'étouffe assez rapidement : nous sommes heureux d'avoir vécu quelque chose de fort ensemble, on souhaite se revoir régulièrement, mais l'inertie du quotidien emporte souvent ces élans "post-JMJ". »

L'année prochaine, tu achèveras un master en mathématiques à l'EPFL. Comment concilier l'exactitude scientifique et l'infini de l'expérience spirituelle ?

« Contrairement aux idées reçues, ces domaines sont tout à fait conciliables. L'horizon des mathématiques est infini : les chercheurs savent pertinemment qu'ils n'atteindront jamais une formule qui résumerait tout. Cela engendre une véritable dynamique qui, de fait, est le moteur de cette recherche scientifique. Il en va de même pour la vie spirituelle. Nous n'atteignons jamais Dieu une fois pour toutes ; la vie spirituelle est une quête foncièrement dynamique. De plus, on ne peut pas tout démontrer en maths. Bien des éléments nous échappent et cette dimension proprement insondable nous ouvre au mystère. Enfin, une beauté se cache au cœur des mathématiques - bien que d'aucuns ne la saisissent pas. Je suis sensible à la beauté d'une démonstration ou de la concision d'un résultat. A mes yeux, c'est une dimension essentielle de la recherche. Cette esthétique scientifique constitue également un pont important vers la spiritualité chrétienne. »

P. P.

spiritualité



Mathias Constantin

Une Eglise accidentée

La sécularisation de l'Amérique latine

●●● **Véronique Lecaros, Toulouse**

Docteur en théologie de l'Université Ruiz de Montoya (Lima)

La sécularisation est un concept élaboré en Europe. Peut-on l'appliquer à l'Amérique latine ? Auteur d'une thèse à ce sujet, Véronique Lecaros propose plutôt une approche centrée sur les nouvelles expressions de la religiosité. Et pour éviter les généralisations abusives à propos d'un continent aux réalités distinctes, elle délimite son champ d'analyse au Pérou.

Depuis le XIX^e siècle, avec les annonces de la mort de Dieu par Nietzsche et la théorie de l'effacement du religieux dans la société de Durkheim, la sécularisation reste un sujet incontournable pour tous les spécialistes des religions. Dans les années 60, le phénomène, envisagé comme une résultante du développement, était considéré comme le destin inéluctable de l'humanité. Depuis, confronté aux conflits ethnico-religieux, aux fondamentalismes divers, aux résurgences de la foi dans les pays autrefois communistes et au succès des cultes pentecôtistes et charismatiques (plus d'un demi milliard de fidèles), le consensus sur la pertinence de la sécularisation pour expliquer l'évolution religieuse actuelle s'est rompu.¹

Pour de nombreux chercheurs tels que Peter Berger² ou José Casanova, le religieux se transforme mais n'est pas en voie de disparition. Pour quelques autres, en particulier les européens (Steve Bruce³ ou Grace Davis), la sécularisation reste d'actualité pour penser la réalité. Dans tous les cas, les uns comme les autres considèrent le concept inopérant pour l'Amérique latine, un continent en voie de développement. Prenant apparemment le contre-pied des théories scientifiques, la hiérarchie catholique s'insurge contre le proces-

sus de sécularisation qu'elle considère comme une menace pour l'humanité. En lançant des missions d'évangélisation dans tous les continents, en créant le dicastère pour la Nouvelle évangélisation en 2010 et en consacrant 2012-2013 comme Année de la foi, le Saint-Siège espère enrayer le phénomène. Durant leurs visites en Amérique latine, Jean Paul II et de manière systématique Benoît XVI ont par ailleurs mis en garde contre les dangers de la sécularisation.

Au-delà d'un éventuel usage polémique du terme, ces divergences d'analyse posent problème. Un processus de sécularisation spécifique à l'Amérique latine serait-il en cours ?

- 1 • Lire à ce sujet la recension de **Véronique Lecaros**, *L'Eglise catholique face aux évangéliques. Le cas du Pérou*, Paris, Harmattan 2012, 246 p., à la p. 40 de ce numéro, ainsi que son article « Au défi des évangéliques. L'Eglise en Amérique latine », in *choisir* n° 613, janvier 2011, pp. 13-17 (vous le trouverez sur www.choisir.ch). (n.d.l.r.)
- 2 • **Peter L. Berger** (editor), *The desecularization of the world. Resurgent Religion and World Politics*, Michigan, W. B. Eerdmans Publishing Company 1999, 144 p.
- 3 • **Steve Bruce**, *Secularization. In Defence of an Unfashionable Theory*, Oxford University Press 2013, 256 p.

Une Eglise respectée

La notion de sécularisation est en soi problématique. Etymologiquement, le terme provient du droit canonique et désigne le transfert d'une propriété ecclésiastique vers un usage profane ou le passage d'un religieux à l'état laïque. « Séculier », par opposition au sacré, fait référence à l'appartenance au siècle. La sécularisation désigne par extension l'effacement des religions au sein des sociétés. Le concept de sécularisation ne peut donc se comprendre qu'en relation avec celui de religion.

Etant donné les multiples débats que génère la définition de la religion, plusieurs auteurs (Karel Dobbelaere, José Casanova, entre autres) proposent trois critères pour rendre le concept opératoire. Ceux-ci sont actuellement acceptés, avec des nuances, par presque toute la communauté scientifique. Le premier fait référence à la laïcisation : au niveau étatique et institutionnel, les groupes religieux cessent d'être gestionnaires et d'imposer leurs normes. Le deuxième a trait aux croyances et aux comportements : la perspective profane, l'interprétation scientifique moderne et les priorités intramondaines dominent. Le troisième s'intéresse au déclin des pratiques cultuelles individuelles.

Mais ces critères développés en Europe pour la sécularisation ne correspondent pas à la réalité latino-américaine. Il est vrai que les Etats ne sont plus confessionnels et que d'un commun accord avec le Saint-Siège, des Concordats ont été signés, par exemple en 1980 pour le Pérou. Cependant,

l'Eglise continue à jouer un rôle important dans les affaires publiques. Comme l'a montré Edward L. Cleary, dans un livre au titre très suggestif,⁴ l'Eglise jouit, depuis des décennies, d'un prestige inégalé dans l'ensemble de l'Amérique latine : 80 % d'approbation. Les autres institutions se situent loin derrière elle : 50 % pour l'armée et moins de 20 % pour les partis politiques et le congrès. Au Pérou, le congrès n'atteint même pas 10 % d'approbation.

L'Eglise péruvienne, dans un contexte de démocratie fragile et d'institutions dévalorisées, est une pièce essentielle dans l'équilibre national. Elle compense les lacunes de l'Etat, en particulier pour l'éducation et la santé. Dans le domaine scolaire, les écoles paroissiales ou celles qui sont gérées par des religieux jouissent d'un franc succès. Etant donné le faible niveau des écoles publiques, les parents font parfois 24 heures de queue pour inscrire leurs enfants dans une école dirigée par des religieux.

Par ailleurs, dans les nombreux conflits sociaux qui opposent le gouvernement aux populations, en particulier actuelle-

Cathédrale de Lima



4 • *How Latin America saved the Soul of the Catholic Church*, New York, Paulist Press 2009, 224 p.

ment à propos des concessions minières, les membres du clergé sont souvent appelés à jouer le rôle de médiateur car ils sont les seuls à pouvoir être considérés comme des garants d'objectivité par les deux camps. De manière plus informelle, les hommes politiques aiment à figurer aux côtés des membres du clergé. Dans un pays où la corruption est endémique, la fréquentation des religieux tient lieu en effet de « certificat de bonne conduite », selon le principe implicite de « qui se ressemble s'assemble ».

Profitant de son influence, la hiérarchie parvient à imposer, tout au moins en grande partie, ses priorités éthiques et sociales, bloquant le mariage homosexuel, l'avortement... Par conséquent, au niveau institutionnel, bien que l'Etat soit officiellement aconfessionnel, il n'y a pas de véritable processus de sécularisation.

Cependant, lorsque l'on tient compte des autres critères de sécularisation, le diagnostic est beaucoup plus complexe. L'apparence est à la ferveur religieuse. A Lima, la procession du Seigneur des Miracles, la plus grande au monde, continue à drainer en octobre des centaines de milliers de fidèles. Et pour garantir un succès en affaires, nombreux sont les boutiquiers qui affichent des images du Sacré Cœur ou de la Vierge. Or les hommes de terrain, catéchistes et pasteurs, savent bien qu'une autre réalité se dissimule derrière cet enthousiasme.

Dans son discours en 2007, lors de la Conférence des évêques latino-américains, à Aparecida, le pape François, alors président de la Conférence épiscopale argentine, affirmait : « Dans les dernières décennies, nous notons un certain manque d'identification (*desidentificación*) avec la tradition catholique et un manque de transmission

aux nouvelles générations », remarque entérinée par tous les évêques de la région et reprise dans le document final (§ 39).

Campagnes et métropoles

Après la conquête espagnole, le catholicisme est devenu la religion de l'ensemble de la population péruvienne. Les dévotions qui se sont alors développées à partir d'un syncrétisme rectifié par le clergé ont perduré jusqu'au XX^e siècle, sans grand changement.

Selon l'anthropologue jésuite Manuel M. Marzal,⁵ la religiosité populaire se caractérise par la prépondérance des dévotions liées aux cultes des saints, telles que les fêtes du saint patron, les processions et les pèlerinages. Par ailleurs, en accord avec les préceptes ecclésiastiques, certains sacrements comme le baptême et le mariage, auxquels s'ajoutent les rites funéraires, sont dûment célébrés. Le catholicisme populaire maintient donc une dimension ecclésiastique. Les pratiques culturelles rythment le quotidien puisque les grandes célébrations se préparent pendant des mois au sein des confréries. Par contre, l'assistance à la messe hebdomadaire n'est pas la norme, en particulier à cause du manque chronique de prêtres. Dans de nombreux villages, le prêtre vient une fois par an, au moment de la fête du saint patron pour y célébrer tous les sacrements.

La situation des campagnes et des bourgs, moins touchés par les grands bouleversements actuels, est différente

5 • *Tierra encantada. Tratado de antropología religiosa de America Latina*, Lima, PUCP, 2002, 602 p.

de celle des métropoles à la croissance exponentielle. Lima, par exemple, est passée en une cinquantaine d'années d'un demi-million d'habitants à 9 millions. Poussés par le terrorisme dans les années 80 et par l'explosion démographique, les migrants sont en quête d'un mieux vivre. Cet exode rural massif et désordonné a provoqué une désarticulation des communautés.

Dans les années 80, les nouveaux arrivants à Lima se regroupaient encore par voisinage pour célébrer des cultes populaires dans tout le pays, tels que celui de la Sainte Croix, ou en fonction de leur province d'origine pour organiser la fête de leur saint patron. Les sacrements d'initiation et de mariage continuaient à être généralement pratiqués.

Mais depuis quelques décennies, cet ensemble se disloque. Les deuxième et troisième générations de migrants se détournent des traditions de leurs parents. Ils sont mieux intégrés au monde urbain. Dans le contexte d'émergence actuel, avec une croissance économique stable de 7 % par an, ils poursuivent des rêves individuels de prospérité matérielle, attirés par les mirages que reflètent les médias et auxquels très peu parviennent.

Par ailleurs, dans les banlieues, le manque d'infrastructures de l'Eglise ne permet pas un encadrement adéquat et ne favorise pas non plus le développement d'une nouvelle dynamique culturelle mieux adaptée aux conditions actuelles. Les paroisses sont gigantesques, jusqu'à 150 000 âmes pour Notre-Dame-de-l'Espérance. La pratique sacramentaire y connaît donc, depuis une vingtaine d'années, une désaffection drastique. De 1999 à 2009, dans l'archevêché de Lima qui correspond au centre ville où les paroisses sont nombreuses, le nombre

des mariages a diminué de 25 %. Selon les évaluations de l'évêché de Chosica, qui regroupe à l'est de la capitale les quartiers nouveaux en manque d'infrastructure, seul 40 à 60 % des fidèles sont baptisés ; l'âge du baptême est retardé ; 35 à 45 % des jeunes font leur première communion et 25 à 40 % d'entre eux sont confirmés. Mgr Strotmann, évêque de Chosica, théologien et sociologue, résume ainsi la situation : « Dans le contexte urbain marginal de pauvreté et extrême pauvreté, nous avons une communication ecclésiale régulière avec 10 % des fidèles. »

En marge de l'Eglise

Dans la pratique, si 81 % des Péruviens s'identifient sans hésitation comme catholiques, ils vivent leur foi de plus en plus en marge de l'Eglise, ignorant ses préceptes, au double sens du terme : ne pas connaître et ne pas tenir compte.

Dans les sondages, 10 % de la population se considèrent très religieux, 20 % plutôt religieux. Or ces dévots vivent souvent en concubinage et ne fréquentent pas les sacrements, sauf peut-être le baptême qui résiste mieux étant donné les vertus curatives et protectrices attribuées à l'eau bénite et l'importance sociale des parrains. En même temps, leur ferveur est parfois débordante : ils suivent des processions, accumulent les objets dévotionnels, voire rendent un culte à des personnages peu en odeur de sainteté, tels que Sarita Colonia, patronne des voleurs et des prostituées, ou carrément inventés, comme récemment au Mexique, la Sainte Mort, un squelette habillée en femme...

Véronique Lecaros,
La conversion à l'évangélisme, le cas du Pérou, Paris, Harmattan 2013, 178 p.

Déjà, en 1992, à Santo Domingo, les évêques latino-américains, lors de la IV^e Conférence générale, notaient : « Ils se sentent catholiques mais pas Eglise » (§ 96).

Parallèlement à la désinstitutionnalisation des croyances, un phénomène nouveau se répand : pour la grande masse des catholiques de nom, avec la perte du sens communautaire, les rites dévotionnels se diluent. La seule pratique religieuse, pour beaucoup, se limite à suivre une fois par an la procession du Seigneur des Miracles. Selon le pronostic de Mgr Strotmann, « dans les prochaines décennies, mis à part le fait

que l'impact catholique va continuer à diminuer tandis que celui des autres groupes augmentera (jusqu'à ce qu'ils parviennent à leur point de saturation), il est à prévoir une grande perte du sens religieux traditionnel et de la religiosité chrétienne en général ».

Envisagée depuis la lorgnette européenne, la situation péruvienne et globalement latino-américaine est donc paradoxale. D'une part, l'Eglise en tant qu'institution jouit d'un grand respect et l'ensemble de la population voit d'un bon œil sa participation aux affaires publiques. D'autre part, les croyances se vivent de plus en plus en marge de toute institution et la pratique religieuse dans son ensemble diminue. Peut-on alors parler de sécularisation ? Oui, à condition de la redéfinir en termes latino-américains.⁶

Pour faire face aux énormes défis de cette réalité qu'il connaît bien, le pape François a affirmé, lors de la Pentecôte 2013, préférer « une Eglise accidentée à une Eglise immobile qui pourrit de l'intérieur. Elle doit s'ouvrir sur les périphéries de l'existence ».

V. L.

Notre-Dame de Guadalupe, Mexico : apparition de la Vierge à Juan Diego



6 • Deux précisions : d'une part, les classes élevées minoritaires, éduquées dans des écoles étrangères, évoluent suivant une autre logique plus proche de l'européenne ; d'autre part, les groupes pentecôtistes dits « évangéliques » dans la région (les sectes, comme les appelle l'Eglise catholique), dont la ferveur et l'enthousiasme sont à juste titre soulignés par les médias, connaissent aussi un phénomène peu connu et peu étudié de désaffection.

François : les racines de sa pensée

●●● **José María Poirier**, Buenos Aires
directeur de la revue catholique argentine « Criterio »

Dans les pays d'Amérique latine (hormis des cas très spécifiques, comme celui de l'Uruguay, petit pays traditionnellement laïciste), l'anticléricalisme est un phénomène qui concerne plutôt les classes intellectuelles et instruites, comme on peut le constater en Argentine ou au Mexique. Le sentiment religieux, pour sa part, existe dans la majorité de la population, proche parfois de la mentalité féodale, ce qui ne signifie pas une absence d'authenticité, bien au contraire.

Aux yeux des Européens occidentaux, le continent latino-américain a passé, pour le meilleur ou pour le pire, du statut de colonie à la postmodernité, sans avoir réellement connu les grandes transformations de la modernité. C'est ainsi qu'en matière religieuse, la piété populaire est aussi fondamentale pour les classes populaires qu'elle est étrangère aux élites intellectuelles. La dévotion mexicaine pour la Vierge de la Guadeloupe, patronne de l'Amérique latine, phénomène significatif, est ainsi ignoré des intellectuels.

Dans cette religiosité populaire, des éléments chrétiens se mêlent à d'autres d'origine amérindienne ou africaine. Ce syncrétisme constitue une des racines les plus profondes de la sensibilité des Latinos, de leur musique et d'une grande partie de leurs expressions artistiques. Le phénomène de l'urbanisation croissante, face à la culture

rurale, modifie partiellement ce paysage, mais donne lieu simultanément à d'étranges créations, telles que celle qui figure dans *La Virgen de los sicarios*, roman et film colombiens.

L'intellectualité de François

C'est dans ce contexte que l'on peut observer François, ce pape que certains jésuites aiment tant et que d'autres critiquent si âprement. Quelle doctrine philosophique, quelle école littéraire trouve-t-on chez cet homme qui embrasse les enfants et les malades avec une tendresse émouvante ? Quelle est l'origine de ses pensées, de ses émotions ?

Il ne fait aucun doute que François a une solide formation, ainsi que de vastes connaissances dans des domaines allant de la théologie et de la littérature classique à la psychologie et à la politique. Mais je ne suis pas sûr qu'il faille le définir pour autant comme un intellectuel, comme on le ferait d'un universitaire spécialisé en disciplines libérales ou en sciences. Pour lui, en tout cas, l'intellect représente une valeur qui va de pair avec d'autres qualités humaines comme la capacité d'écoute, d'accompagnement ou de méditation.

Comme tous les jésuites de sa génération, Jorge Bergoglio a reçu une formation soignée en lettres classiques. Son

L'élection comme pape du cardinal Bergoglio, archevêque de Buenos Aires, aura des répercussions certaines sur la religiosité en Amérique latine et sur l'ensemble de l'Eglise, surtout suite à la rencontre de Rio de Janeiro qui a rassemblé les foules. Issu de ce continent, imprégné de sa culture et formé à l'aune de sa pensée philosophique et littéraire, le pape François ne parle pas de théologie de la libération, mais de culture et de religiosité populaires.

église

esprit a été marqué par la scolastique dès la classe de philosophie. A cette époque, nombreux étaient ceux qui s'intéressaient aux penseurs contemporains, de sorte que Thomas d'Aquin voisinait avec des existentialistes français tels Gabriel Marcel ou des théologiens tels Romano Guardini et des mystiques tels Teilhard de Chardin.

Beaucoup s'accordent à signaler que Bergoglio s'est toujours distingué par son sens pratique, sa grande intuition politique, sa capacité de se fixer des objectifs et de les atteindre, et son ouverture à la complexité des problèmes dans une perspective pastorale.

Mgr Bruno Forte, archevêque de Chieti-Vasto, théologien italien connu, confiait : « J'ai l'impression que le bagage philosophique de François est un "thomisme existentiel", c'est-à-dire fait

d'un réalisme solide, avec une attention marquée pour la personne dans son existence concrète. » Le rabbin Abraham Skorka, coauteur du livre *Sur la terre comme au ciel*,¹ rappelle de son côté que celui qui est pape aujourd'hui « possède la vertu de dire des choses profondes en quelques phrases simples ».

C'est là une clé importante pour comprendre l'intellectualité de Bergoglio et sa manière de communiquer. « Je ne saurais le définir au travers d'une seule école philosophique donnée, déclare encore le rabbin Skorka. Cependant, dans certaines de ses attitudes, je le sens très proche des existentialistes religieux ; Kierkegaard, Buber, Barth... »

Ignacio Navarro, auteur de la fiction *Última inquisiciones*,² essai où il imagine une relation profonde entre l'auteur argentin Jorge Luis Borges et le théologien suisse Hans Urs von Balthasar, signale qu'« en tant que *porteño* (natif de Buenos Aires), Bergoglio est un esprit universel capable de lire *Martin Fierro* comme un citoyen » ; et il ajoute que « tout comme François peut citer Virgile en latin, Dante en italien ou Sophocle en grec, il connaît aussi les meilleures traductions de Dostoïevski et éprouve une empathie particulière avec les vers de Borges ou le poème de José Hernández ». De la littérature italienne, il aime Dante et Manzoni, Hölderlin dans la culture allemande, et Don Quichotte, Borges et Martin Fierro dans le domaine espagnol et argentin. Par ailleurs, mais en convergence en quelque sorte, comme le dit Fernando Ortega, doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique argentine



1 • Entretiens entre Jorge Bergoglio et Abraham Skorka, Paris, Laffont 2013, 240 p. (n.d.l.r.)

2 • Paperback, 560 p. (n.d.l.r.)

et spécialiste de l'œuvre de Mozart, à propos des goûts musicaux de Bergoglio : « Il est un bon connaisseur et aime Beethoven, Wagner et Richard Strauss... en versions historiques, notamment celles de Furtwängler. »

Sa spiritualité

« Son credo, si je le comprends bien, explique le rabbin Skorka, est centré sur la figure de Jésus et son action, son humilité, sa proximité avec les pauvres et les marginaux ; c'est la source de son inspiration lorsqu'il parle et agit. C'est pourquoi, nous avons pu poursuivre un dialogue si riche de connivences. Jésus (en particulier dans les Evangiles synoptiques) est enraciné dans la tradition des prophètes d'Israël et l'enseignement de la Torah. C'est l'œuvre de Paul qui a permis l'expansion du christianisme et creusé la divergence avec le judaïsme rabbinique. Si Bergoglio prend les Evangiles pour guides ultimes et décisifs d'une grande partie de son action politique et théologique, il est, par ailleurs, très conservateur en ce qui concerne les traditions ecclésiales. Mais il est très révolutionnaire dans sa position concernant le dialogue interreligieux et tout particulièrement avec ses frères aînés, les juifs. Il éprouve profondément qu'ils sont à la racine de son credo.

» Parmi les grands maîtres de l'Eglise, je comprends qu'il prenne François d'Assise comme exemple pour son action, non seulement dans l'engagement envers les nécessiteux, mais aussi dans le domaine spirituel, à savoir mystique (le mouvement qui rapproche l'homme de son Créateur). D'Ignace de Loyola, je trouve en lui l'amour de l'étude et de l'analyse critique, et la loyauté, non tant à l'égard du pape ou

de la papauté, ni même de l'Eglise en tant que simple institution, mais à l'égard du Peuple de Dieu. »

De son côté, Mgr Forte ajoute : « On reconnaît l'attitude ignacienne dans le sens de la primauté de Dieu et de la prière, dans le fait de vivre constamment en présence du Seigneur et de s'en remettre à lui pour tout. En outre, l'attention donnée au discernement et à l'écoute est elle aussi ignacienne, comme la fermeté avec laquelle il s'attache à réaliser les décisions prises. Plutôt que de parler de réformes, le pape François écoute, évalue devant Dieu et agit. »

En ce qui concerne la spiritualité ignacienne, confirme Victor Manuel Fernández, recteur de l'Université catholique argentine que le pape a récemment nommé archevêque, « il est clair que la formation spécifique de son Ordre l'a marqué en profondeur. Et la tradition ignacienne n'a pas seulement laissé son empreinte sur sa spiritualité personnelle, puisqu'elle le conduit aussi au moment de prendre des décisions ou de conseiller les autres ; en effet, cette spiritualité s'appuie sur de nombreux critères de discernement pour guider les autres et orienter la vie concrète. Une des choses que les prêtres de Buenos Aires appréciaient chez leur archevêque était ses conseils, qu'il donnait en peu de mots. Lorsqu'ils le consultaient au sujet de problèmes personnels ou pastoraux, ils recevaient une véritable lumière qui leur permettait de résoudre des situations complexes. »

Sa vision politique

Lorsque le centre de la ville de Buenos Aires se trouva tapissé d'affiches émanant de groupements corporatifs qui

célébraient l'arrivée au Vatican d'un « pape argentin et péroniste », l'inquiétude se fit jour chez un nombre considérable de personnes.

Tout d'abord, il convient de rappeler l'attention particulière que Bergoglio a toujours accordée à la politique. Dans *Sur la terre comme au ciel*, il écrit : « Nous sommes tous des animaux politiques, au sens fort du terme politique. Tous, nous sommes appelés à une action politique constructive au sein de notre peuple. La prédication des valeurs humaines, religieuses a une connotation politique, que cela nous plaise ou non. »

Ignacio Pérez del Viso sj³ affirme que le pape a acquis des sympathies péronistes à une époque où la presque totalité de l'Église se sentait péroniste. Et Victor Manuel Fernández observe : « Même si beaucoup en font un péroniste, je n'ai jamais entendu dire qu'il se définissait lui-même comme tel. Il est vrai que certaines de ses convictions profondes ont une résonance péroniste particulière, lorsqu'il met l'accent sur le peuple plutôt que sur les individus, sur les pauvres comme interlocuteurs avec leur culture propre, et sur l'importance d'une identité nationale... Mais ce sont des questions auxquelles Bergoglio a réfléchi, en se référant aussi à des auteurs qui n'appartiennent pas au monde péroniste ou qui datent même d'avant le péronisme. »

Quant à Gustavo Irrazábal, avocat et docteur en théologie, il ajoute pour compléter ce profil politique : « La pensée de Bergoglio coïncide avec celle de Lucio Gera,⁴ non pas le Gera "révolutionnaire" du début des années 1970, mais celui de Puebla, en 1979. L'idée fondamentale est que le peuple, plus que les individus, constitue le véritable sujet de l'histoire, et donc de la libération complète. C'est le peuple de la

nation, en tant qu'incarnation particulière du Peuple de Dieu. Le peuple se définit par son identité culturelle. Et comme la religion est le centre de la culture, le peuple se définit plus précisément par son identité religieuse. L'identité du peuple réside dans la culture et la religion populaires, conservées chez les pauvres, qui sont eux-mêmes, par conséquent, le cœur du peuple. »

S'ajoute à cela, depuis le document *Iglesia y comunidad nacional* (1981) de la Conférence épiscopale d'Argentine, le discours démocratique républicain.

Ses lignes directrices

Les nombreux articles de presse qui ont rapporté les propos que le pape François a adressés aux jeunes au Brésil n'ont pas accordé une attention suffisante au discours qu'il a prononcé devant le Conseil épiscopal latino-américain (CELAM). C'est là qu'il a mis en évidence quelques-unes des lignes directrices de son pontificat, sur la base du document d'Aparecida (2007)⁵ qui l'avait révélé comme un leader reconnu à l'échelle du continent (Bergoglio avait été élu pour présider à la rédaction finale du document).

Dans cette allocution, le pape argentin observe qu'une des originalités de la V^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain et des Caraïbes a été de débiter sans disposer d'un document préparatoire. En effet, le choix

3 • Ami et ancien professeur de théologie de Bergoglio. (n.d.l.r.)

4 • Théologien argentin, un des fondateurs de la théologie de la libération. (n.d.l.r.)

5 • Document final de la V^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain. (n.d.l.r.)

avait été fait de travailler avec « la participation des Eglises particulières comme voie préparatoire ».

Un autre aspect novateur de cette conférence (dans la ligne de la théologie de Bergoglio, et que, en tant que pape, il ne cesse de mettre en lumière) est que les réunions des évêques et des experts à Aparecida eurent pour cadre un sanctuaire marial et qu'elles furent accompagnées par des chants et des prières de pèlerins. Ce qui met en évidence la « théologie » de Bergoglio, qui remet au premier plan la sagesse et la fidélité authentiques du Peuple de Dieu plutôt que les structures hiérarchiques de l'Eglise. D'autant plus que Marie est une figure emblématique de l'histoire, de la culture et de l'évangélisation de l'Amérique latine.

Proche des exigences des nouvelles générations de chrétiens, François vise aussi un « changement des structures » et une transformation des cœurs. C'est pourquoi il en appelle aux baptisés et aux « hommes de bonne volonté », puisque la vocation de l'humain est d'être « au service de tous ». C'est de cela qu'il s'agit lorsque l'on parle d'un renouveau de l'Eglise et du dialogue avec la société d'aujourd'hui. D'où ses questions : sommes-nous dans une perspective plus pastorale qu'administrative ? le peuple est-il le principal bénéficiaire du travail de l'Eglise ? créons-nous des espaces de miséricorde ? faisons-nous participer les laïcs ?

François rappelle volontiers les enseignements du concile Vatican II. Il aime à répéter cette phrase qui ouvre la Constitution pastorale *Gaudium et spes* : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ. »

Jorge Bergoglio, qui se montre foncièrement authentique dans sa rencontre avec les nécessiteux et les malades, conclut : « C'est là que réside le fondement du dialogue avec le monde. »

Une fois encore, le pape semble vouloir associer la spiritualité que suggère son nom à sa condition de jésuite, François d'Assise à Ignace de Loyola, la pauvreté à la direction, l'abandon angélique à Dieu à la stratégie militaire. Puis il analyse, à partir de son optique particulière, et condamne ce qu'il appelle le « réductionnisme socialisant, qui va du libéralisme du marché à la catégorisation marxiste ». Il s'en prend à ce qu'il définit comme une « idéologisation psychologisante » ou une « proposition gnostique », du « pélagianisme », du « fonctionnalisme » ou du « cléricalisme ». Bref à toutes les formes de distorsion du message authentique de l'Évangile.

Observer

Peut-on dire alors que c'est là la pensée politique et ecclésiale de François ? C'est en tout cas ainsi qu'il s'exprime. Reste à suivre ses pas, *ad extra* et *ad intra*, à voir de quelle manière il va affronter l'agenda international, réformer en profondeur la curie et rendre de la transparence aux finances du Vatican. Il faudra aussi observer attentivement ses stratégies œcuméniques et interreligieuses (domaine où il jouit d'une large estime) et examiner ses propositions en faveur de la paix et de la cohabitation entre nations.

Du Brésil, il est retourné à Rome comme Jules César, en triomphateur. Mais son pontificat ne fait que commencer et nul ne peut en garantir l'avenir.

J.M. P.

(traduction : Claire Chimelli)

Travailler le dimanche

Est-ce normal ?

●●● **Jean-Claude Huot**, Cossonay
Pastorale du monde du travail, Vaud

Le 22 septembre, le peuple suisse se prononcera sur le référendum relatif aux ouvertures prolongées la nuit et le dimanche des commerces des stations-service. Une petite modification de loi, mais qui pose des questions fondamentales sur les normes qui structurent notre société et sur la direction que l'on veut donner à notre vie commune.

Le débat sur le travail du dimanche et de nuit a traversé tout le XX^e siècle. L'interdiction du travail de nuit et la protection du repos dominical sont le fruit de longues luttes ouvrières. Or, en ce début de XXI^e siècle, cette protection s'érode. Il est vrai que le monde du travail change et que la frontière entre temps libre et temps professionnel tend à s'effacer. Faut-il pour autant tout niveler ?

La modification législative suisse soumise à la sanction populaire brille, pour une fois, par sa simplicité : « Les magasins des stations-service [...] peuvent occuper des travailleurs le dimanche et la nuit. » Des critères sont ajoutés à cette possibilité : ces magasins doivent être situés sur des axes de circulation importants et les produits doivent répondre, principalement, aux besoins des voyageurs.

Ce petit alinéa de la loi sur le travail est contesté par les Eglises du pays, les syndicats, des organisations de femmes, des partis et une organisation en charge de la médecine du travail. C'est cette « Alliance pour le dimanche »¹ qui a lancé avec succès le référendum qui nous vaut la votation de septembre. Elle s'insurge également contre les autres tentatives de rogner l'interdiction générale du travail de nuit et le diman-

che. En 2005, l'ouverture dominicale des commerces situés dans les grandes gares était acceptée de justesse par le peuple suisse. En mars dernier, malgré la succession de refus cantonaux d'assouplir les horaires d'ouverture des magasins, les Chambres fédérales ont approuvé une motion demandant au Conseil fédéral d'étendre l'ouverture dominicale des commerces dans le but de « favoriser le tourisme ».²

Repos divin, hors du temps

Pour les chrétiens, le dimanche, premier jour de la semaine, rappelle la résurrection du Christ. Quand le christianisme s'est imposé comme cadre de référence social, le dimanche a pris ensuite également en charge la tradition juive : l'interdiction de travailler le samedi (le sabbat), le dernier jour de la semaine.

Selon le récit biblique de la création, « Dieu bénit le septième jour et le con-

1 • www.alliance-dimanche.ch.

2 • Conseil national, session de printemps 2013, 19 mars 2013, motion du Conseiller aux Etats Fabio Abate.

sacra car il avait alors arrêté toute l'œuvre que lui-même avait créée par son action » (Gn 2,3). Dès lors, selon la loi juive, ce jour rappelle que Dieu seul garantit le repos à l'homme. Et comme le raconte le récit de la libération de l'esclavage en Egypte, ce n'est pas le Pharaon qui détient le pouvoir suprême, mais le Dieu d'Israël.³ Dès lors, ce jour est signe de l'alliance entre Dieu et son Peuple (Ex 31,12-17). De même le dimanche, endossant l'ensemble de ces significations, est consacré à la prière, au retour vers Dieu, Créateur et Sauveur. Cette journée est placée hors du temps.

Mais dans notre société pluraliste, reléguant largement le religieux à la sphère privée, peut-on encore accorder au dimanche une valeur particulière ? Après tout le vendredi ou le samedi pourraient aussi revendiquer cette place. Il importe pour les chrétiens d'éviter, dans la défense du dimanche, un repli identitaire et un illusoire retour en arrière. Le propos n'est pas de défendre sa propre vie paroissiale, mais de s'interroger sur le sens de la vie en société. Or l'aspiration chrétienne à sortir le dimanche du cadre de la vie quotidienne reste pertinente de ce point de vue.

« Le dimanche nous libère de la charge du labeur. Coupure dans la semaine ouvrable, il révèle à la société tout entière un espace à l'image de la commu-

nauté rassemblée pour le culte : un jour de réflexion, de rencontre, de communauté, de délassement et de tranquillité. »⁴ Les communautés chrétiennes témoignent ainsi de ce qui les unit. Cette déclaration porteuse de sens pour toute la société renvoie à une signification de l'existence humaine qui va largement au-delà de la dimension matérielle et utilitaire du temps qui passe.

Le lien social

« Lorsque performance et consommation sont érigées en maîtres, l'homme subit une pression toujours plus forte. Il devient toujours plus agité et ressent peu à peu le néant l'envahir. Or le dimanche férié vient briser cette spirale malfaisante. » Ces propos de Mgr Martin Werlen⁵ montrent bien l'enjeu. Les nuits de repos ou les jours de congé ne peuvent pas être offerts sur la base d'un simple calcul de rentabilité selon lequel il faut accorder du repos aux travailleurs et aux travailleuses pour qu'ils récupèrent et gagnent ainsi en efficacité. Le temps libre ne se limite pas à une compensation pour prestation rendue. La personne humaine a des aspirations qui vont au-delà. Elle a besoin des autres pour vivre. Bien plus, pour reprendre les termes d'Emmanuel Levinas, le visage de l'autre informe sa propre conscience, conscience morale et conscience de soi. Là réside le ressort profond de la dignité humaine.⁶

Dès lors, pour être conforme à cette exigence éthique, il importe d'établir des temps communs à tous où il n'y a rien d'autre que la gratuité du temps donné et reçu. Pas de rentabilité, pas d'efficacité, pas de rapports marchands, juste la possibilité de se rencontrer ou de contempler. Se déploie

3 • Cf. **Pierre Farron**, *Dis, pourquoi tu travailles*, Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2012, p. 128.

4 • *Protégeons notre dimanche, resserrons les liens de notre communauté. Une contribution œcuménique des Eglises à propos de la révision de la loi sur le travail*, juillet 2005, texte commun 3 de la CES et de la FEPS, § 2.1.

5 • Conférence de presse « Alliance pour le dimanche » du 8.1.2012.

alors le sens de la vie tel que chacun et chacune peut le construire, en fonction de ses propres convictions. « Viscéralement social, chacun a besoin, pour se développer et vivre pleinement, d'un réseau de relations où l'ouverture, la communication et le don de soi sont les conditions de sa vocation humaine. »

« Ce n'est pas l'individualisme utilitariste contemporain qui peut être posé en modèle de civilisation »,⁷ mais au contraire une notion de l'individu et de son autonomie qui passe par une revalorisation du lien social. Or ce lien nécessite l'aménagement de temps communs où tout reste disponible, ouvert.

« L'identité et l'intensité des rapports sociaux ne se mesurent certes pas en temps, mais ils sont tributaires du temps. Une flexibilisation continue des heures ouvrables entraîne la désintégration de la société et la non simulta-

néité du temps libre. Ce processus touche toutes les communautés de vie qui ont, par définition, un besoin accru de coordination : les familles, l'encadrement des enfants, l'entraide dans la famille et entre voisins. Dans ces groupes de la société, la règle est simple : pas de temps, pas d'évolution ; pas de temps commun, pas de communauté dispensatrice d'identité. »⁸

Le refus des limites

Sur le fronton du temple de Delphes, élevé à la gloire d'Apollon, on trouve deux proverbes célèbres : « Connais-toi toi-même » et « Rien de trop ». ⁹ Le premier traverse l'histoire de la philosophie depuis Socrate et renvoie à l'idée que la vérité sur l'ordre du monde est à retrouver au fond de soi. Le second est plus étroitement lié à la cosmogonie de l'antiquité grecque. Le mythe de Prométhée en est l'archétype : l'humain doit rester à sa place ; s'il veut trop, il prend la place des dieux et sera sanctionné par de terribles punitions. C'est l'*hybris* ou la démesure à travers laquelle les humains veulent s'emparer de pouvoirs qui ne sont pas les leurs, comme Prométhée s'est emparé du feu, menaçant ainsi de ramener le cosmos, monde ordonné par les dieux, au chaos. Ce franchissement de la limite conduit l'humain à sa condition de mortel, d'être souffrant.

Un temps ouvert



6 • **Conférence des évêques suisses et Fédération des Eglises protestantes de Suisse**, *Message des Eglises*, « L'avenir ensemble », Berne 2001, § 38.

7 • **Frédéric Lenoir**, *La guérison du monde*, Fayard, Paris 2012, p. 233.

8 • *Protégeons notre dimanche*, op. cit., § 2.4.

9 • Voir **Luc Ferry**, *La sagesse des mythes*, Plon, Paris 2008, en particulier les pp. 214 ss.

La tradition juive, puis chrétienne, fonde sa cosmogonie sur d'autres prémisses, mais l'idée reste la même : le monde dans lequel vivent les humains ne dépend pas d'eux. Il est donné et l'oublier, franchir les limites imposées par la divinité, conduit au désastre. Le récit biblique de la création l'indique bien : le temps n'est pas à la libre disposition, il est lui aussi créé et rythmé par Dieu. D'où la rigidité du respect du sabbat que le judaïsme a construit au fil de son histoire.

Aujourd'hui, les multiples formes de crises que nous traversons, qu'elles soient environnementales financières ou économiques, ne sont-elles pas des avertissements ? L'humanité n'est-elle pas sortie de ses limites ? Nous vivons dans un système économique qui ne peut pas fonctionner sans croissance, mais celle-ci ne peut être infinie. Nous le savons depuis la publication du rapport du Club de Rome de 1972. Un monde fini ne peut pas supporter une croissance infinie. Or l'élargissement des ouvertures des magasins et du travail le dimanche ou la nuit procède de cette logique de croissance continue et infinie. Comme s'il n'existait plus de fin, de limite, d'arrêt possible dans cette extension de la transformation de la vie en argent.

Une vie cyclique

Le monde, dans le cadre des limites physiques qui sont les siennes, s'organise autour de cycles : cycle des saisons, cycle de vie et de mort, cycle de l'eau, du carbone. L'humanité a rompu cette dimension en allant puiser dans le sous-sol le carbone accumulé au fil des

millions d'année du temps géologique. Cette rupture ne peut être que provisoire. Il lui faut revenir dans les cycles de base sous peine de tomber dans l'*hybris* et de déclencher des catastrophes.

« Le rythme hebdomadaire reproduit un cycle, tel qu'il apparaît dans toutes les formes de vie et à tous les degrés d'évolution : inspiration-expiration, tension-détente, action-contemplation, mouvement-repos, autant de phases qui se succèdent. La pause dominicale, moment à la fois prospectif et rétrospectif d'introspection et de bilan, permet de faire le lien entre hier et demain. Le dimanche se soustrait à toute justification simpliste. En soi, il n'apporte rien à l'économie et à la prévoyance matérielle. C'est peut-être justement cette absence de valeur concrète, cette inaptitude comptable qui fait la valeur du dimanche. Il n'existe pas dans un but particulier. Il existe par lui-même. Tout simplement. »¹⁰

Le débat récurrent sur le travail du dimanche et de nuit via la question de l'ouverture des magasins révèle la profonde mutation que nos sociétés traversent. Plus rien n'est évident, tout peut être reconsidéré, tout doit être repensé. La question est de savoir sur quelle base refonder le vivre ensemble alors que la pluralité des opinions, des valeurs, des religions est la première caractéristique de nos sociétés.

A travers la notion des limites de l'humanité, on retrouve un questionnement essentiel d'ordre philosophique, voire métaphysique, non liée à une religion ou à une confession particulière : qu'est-ce qui nous lie les uns aux autres et pose les limites de notre devenir, de notre pouvoir comme humanité ?

J.-Cl. H.

10 • *Protégeons notre dimanche*, op. cit., § 2.3.

Mariage pour tous

La lecture de l'opinion de Lars Klawonn (in choisir, n° 643-44, juillet-août 2013, p. 47) est pour le moins renversante. (...) Si la religion peut effectivement se positionner selon ses propres critères et sa vision de ce qu'est l'homme et son rapport avec Dieu, l'Etat ne peut pas faire de discrimination ni de restriction de droit liée à cette différence.

Il y a, en outre, encore trop de personnes dans l'Eglise qui cherchent à trouver un responsable à cet état : ce serait l'homosexuel lui-même qui aurait voulu être homosexuel. C'est parfaitement stupide et Jésus a signifié à de nombreuses reprises qu'il ne fallait pas chercher un responsable à toutes les choses qui peuvent arriver (l'aveugle de naissance, la tour de Siloé...). De même, il n'a jamais condamné qui que ce soit. L'homosexualité est l'attrait pour une personne de même sexe. Il faudrait bien que l'on se retire de la tête que cette attirance est voulue ! C'est un état, comme on a les yeux verts, on est gaucher ou on a une allergie. On ne peut pas condamner quelqu'un pour son état, sinon c'est la porte ouverte à toutes les abominations. Que l'Eglise ait encore du chemin à faire pour avoir les idées claires sur la question est une réalité, surtout lorsque l'on voit certains amalgames, comme entre homosexualité et pédophilie, entre la personne et l'acte de cette personne, la société civile et le groupe des croyants, le mariage et la procréation assistée, la procréation assistée et la gestation par ou pour autrui, que sais-je encore. Le discernement n'est pas un vain mot.

Dominique Giraud, Etables-sur-mer (F)

COTMEC : quelle Eglise ?

Suite à la décision unilatérale de l'Eglise à Genève concernant la fin de la Commission tiers-monde (COTMEC) et à l'article paru dans l'Echo magazine [« L'Eglise repense sa présence auprès des pauvres », 11 juillet 2013, pp. 32-33

(n.d.l.r.)], je tiens à partager mon trouble, ma tristesse et ma colère (...) face à une Eglise où les décisions ne sont désormais prises que par un triumvirat, parfois augmenté d'une ou deux personnes, une Eglise qui pratique la rétention et la manipulation d'information. Rétention par le fait d'attendre la mi-juin pour informer son Conseil pastoral d'une décision prise unilatéralement par le Bureau de ce Conseil [membres : Pierre Farine, Jean Tardieu, président, et Michel Colin, adjoint de l'évêque auxiliaire (n.d.l.r.)], sans débat possible. (...) Manipulation par ce passage en force et par le fait que certains protagonistes ne se reconnaissaient pas dans les procès-verbaux. (...)

Cette Eglise-là est-elle une Eglise conciliaire ? (...) Quelle catholicité et quelle communion, lorsqu'un évêque ose évoquer le terme de conscientisation avec un tel mépris, l'attribuant à une mode soixante-huitarde [« Les membres de la COTMEC sont de bons militants, mais j'ai l'impression qu'ils en sont restés à la conscientisation, en vogue à l'époque de leur fondation, en 1968 » : Mgr Pierre Farine, in l'Echo magazine, o.p. cité (n.d.l.r.)], alors que ce mot a été mis en valeur et repris par la Conférence épiscopale d'Amérique latine et surtout par beaucoup de communautés de base. (...) Notre Eglise à Genève, qui se croyait progressiste, est désormais en porte-à-faux avec François de Rome, voire dépassée. Il suffit de lire ce que vient de nous dire le pape François à Lampedusa, puis au Brésil. C'est le scoop du siècle : l'Eglise qui est à Rome est plus ouverte que celle qui est à Genève !

Force est de constater encore que depuis quelques temps, il ne fait pas bon être Ancien (presbytre) dans cette Eglise genevoise. D'habitude, c'est lorsqu'on a un balai neuf, qu'on balaie bien. Cette fois, on oublie bien, y compris et surtout les personnes. Les cas s'accumulent ces derniers mois. Il sera désormais difficile d'avoir confiance lorsqu'un engagement pris en septembre pour cinq ans, rappelé en décembre, est dénoncé unilatéralement six mois plus tard. Oui, quelle confiance avoir, désormais ?

Jean-Daniel Robert, Genève

Japonismes

Exorcisme et mémoire

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Dans un livre d'entretiens récents,¹ Mag Bodard - la productrice française, dans les années 60, de Bresson, Resnais, Varda, Demy, Godard, Deville - prophétise : « On fera les films pour les enfants au cinéma, et les films de qualité pour les adultes seront faits pour la télévision. Avec tous ces effets spéciaux, le cinéma ne s'adresse plus qu'aux enfants ! » D'une phrase à l'autre, Mag Bodard passe du futur au présent : et effectivement, on y est déjà.

En cette après-midi caniculaire d'août, ses propos résonnent dans ma caboché mise à mal par 2h15 de spectacle débilitant. J'ai été voir *Pacific Rim* de Guillermo Del Toro parce que j'avais beaucoup aimé un de ses films précédents, *Le Labyrinthe de Pan* ; et accessoirement parce qu'avec ce *blockbuster* de l'été, on ne pourra pas me reprocher de choisir des films inconnus ! Bien mal m'en a pris. Le film est projeté en 3D. On se demande pourquoi, à part pour faire payer plus cher la place et accentuer les migraines engendrées par des batailles tonitruantes, de nuit et sous la pluie, entre des monstres titanesques et des robots gigantesques. Les premiers sortent d'une faille océanique ; les seconds sont contrôlés en simultané par deux pilotes dont les

esprits sont reliés par un « pont neurologique ». Je vous laisse imaginer les conséquences de cette dernière donnée scénaristique : ce ne sera jamais aussi plat dramatiquement et inepte psychologiquement que ce qui nous est imposé.

Sous la direction de Marshall Pentecost (Idris Elba), la tête brûlée Raleigh (Charlie Hunnam, mauvais), qui a perdu son frère au combat, va faire équipe avec la mystérieuse Mako (Rinko Kikuchi, insipide) pour piloter un robot et sauver l'humanité.

Il paraît que le film est un énorme succès en Chine. Ah bon. Il faut dire que c'est un hommage à un genre typiquement asiatique, le *kaijū eiga* (littéralement « cinéma des monstres »), né au Japon dans les années 50. A l'époque, les grands monstres de latex détruisant des maquettes de villes en carton exorcisaient les peurs post-Hiroshima.

J'avoue être totalement inculte en la matière, n'ayant même pas vu les versions plus récentes mettant en scène les *kaijū* les plus connus, comme Godzilla. Etranger à la culture *geek*, j'ai été simplement attiré par le talent de créateur d'univers du réalisateur mexicain, dont il ne reste plus grand-chose une fois passé dans la grande lessiveuse de la Warner Bros. Le studio, qui a investi 200 millions de dollars dans ce produit ultra standardisé, envisagerait une suite. En attendant, voir le comé-

cinéma

Pacific Rim,
de Guillermo
Del Toro

1 • **Philippe Martin**, *Mag Bodard. Portrait d'une productrice*, Grandvilliers, La Tour verte 2013.

**Shokuzai,
de Kiyoshi
Kurosawa**

dien britannique Idris Elba faire ici ce qu'il peut alors qu'il campait un personnage inoubliable dans la cultissime série TV *The Wire* (*Sur écoute*) ne fait que corroborer l'analyse de Mag Bodard.

Fantastique raffiné

Shokuzai est une série TV de cinq épisodes, commandée par une chaîne à péage japonaise au réalisateur de cinéma Kiyoshi Kurosawa. Après sa diffusion en 2012, la série a été montée en deux films pour être distribuée en salles. Je n'ai vu que le premier volet, *Shokuzai - Celles qui voulaient se souvenir*,² constitué du prologue et des deux premiers épisodes de la série.

Emili, 10 ans, nouvellement arrivée dans une école, se lie d'amitié avec quatre camarades de classe : Sae, Maki, Akiko et Yuka. Un jour, alors qu'elles jouent ensemble, Emili accepte de suivre un inconnu. Ses copines l'attendent, puis la retrouvent dans le gymnase, violée et assassinée. Les fillettes, en état de choc, sont incapables de se souvenir du visage du meurtrier. Asako, la mère d'Emili, les convoque chez elle pour les menacer : si la mémoire ne leur revient pas, elles devront faire pénitence (*shokuzai*) toute leur vie.

« *Shokuzai* »



Quinze ans après, quelles sont les séquelles pour chacune des filles de ce traumatisme doublé d'une malédiction ? Le premier volet du diptyque s'attache successivement aux histoires de Sae et de Maki. L'épisode consacré à Sae (Yû Aoi) est le plus réussi. Devenue infirmière, Sae craint les hommes et n'a jamais eu ses règles. Pourtant elle se laisse séduire par l'inquiétant Takahiro, héritier d'une belle fortune. Une fois mariée, elle se soumet aux fantasmes morbides (et typiquement japonais) de son époux qui n'aime que les poupées. Au fil de sa filmographie (*Cure*, *Charisma*, *Kairo*, *Rétribution*), Kiyoshi Kurosawa s'est imposé comme un maître du fantastique raffiné et des histoires de fantômes ancrées dans la société japonaise contemporaine. Dans « l'épisode Sae », sa mise en scène stylisée crée tension et angoisse. Mais la tonalité burlesque de l'épisode consacrée à Maki est moins heureuse.

Plus généralement, le spectateur occidental, peu concerné par les questions d'honneur familial, de honte et de sacrifice, aura du mal à adhérer à la « pénitence » et au personnage d'Asako (Kyôko Koizumi), sorte de harpie sur qui le temps n'a pas de prise. Quant à l'énigme criminelle, elle demeure en arrière-plan, sert parfois de fausse piste et reste évidemment irrésolue à l'issue de ce premier volet.

Quoi qu'il en soit, *Shokuzai* peut être une bonne introduction à une œuvre intéressante, axée sur la dimension spectrale du cinéma et d'une société japonaise perturbée, où le refoulé refait toujours surface.

P. B.

2 • Le deuxième volet est intitulé *Shokuzai - Celles qui voulaient oublier*.

Les magiciens de la lagune

La Biennale de Venise

●●● **Daniel Cornu**, Genève
Journaliste

Un souffle étrange passe cet été sur la lagune. Le thème de la Biennale 2013 est repris d'un utopique Palais encyclopédique (*Il Palazzo Enciclopedico*) imaginé dans les années 1950 par un artiste autodidacte italo-américain, Marino Auriti. Une gigantesque tour pyramidale de 700 m de haut, entourée au sol d'une couronne de colonnades et destinée à rassembler la totalité du savoir et du savoir-faire humain. La maquette en est présentée dès l'entrée de l'*Arsenale*, l'un des deux lieux de l'exposition thématique, confiée au jeune historien de l'art et directeur d'institutions Massimiliano Gioni.

L'autre lieu, le *Pavillon central des Giardini*, s'ouvre sur le *Liber Novus*, appelé aussi le *Livre rouge*, du psychanalyste suisse Carl Gustav Jung. Pendant plus de quinze ans, de 1914 à 1930, Jung entreprit de consigner, à la façon des enluminures du moyen âge, des images surgies des rêves et des tréfonds de la conscience humaine. Ce volumineux codex est présenté pour la première fois parmi des œuvres de l'art actuel. Des artistes de tous horizons sont convoqués pour rendre compte à la fois de l'expérimentation du monde et de l'exploration de l'intérieur de l'homme.

Un musée imaginaire

L'un des moments forts du parcours est le vaste espace de l'*Arsenale* confié à Cindy Sherman, l'une des figures de l'expression contemporaine, qui s'illustre par des mises en scène photographiques de sa propre personne. Son jeu de travestissements dit à la fois son universalité (elle est une autre) et sa singularité (elle reste elle-même, toujours reconnaissable). Cindy Sherman ne montre cependant rien d'elle à Venise, sinon une collection d'albums de photographies rassemblées par des gens ordinaires qui ont nourri sa propre inspiration. Elle présente un musée imaginaire réunissant une trentaine d'artistes ainsi que des œuvres empruntées aux traditions populaires, comme des bannières appartenant au rituel vaudou d'Haïti ou des ex-voto du sanctuaire toscan de Romituzzo.

Dans cet espace se télescopent des artistes très connus, comme les plasticiens John DeAndrea et Duane Hanson, du courant du *pop art* ; des créateurs intégrés au monde de l'art mais fascinés par ses marges, comme l'Italien Enrico Baj ou le Suisse Hans Schärer ; la photographe ethnologue Phyllis Galemba et ses somptueuses images de mascarades au Ghana ; des

expositions

aventuriers de l'intimité, comme Hans Bellmer, Pierre Molinier ou encore Carol Rama, une artiste née en 1918 dont les œuvres aussi peu spectaculaires que transgressives fascinent les regards les moins fugaces.

La salle de Cindy Sherman s'inscrit à merveille dans le *Palazzo Enciclopedico* vénitien, qui ne cesse d'établir des relations entre l'art des historiens, des conservateurs de musées et des marchands, et les mondes situés à ses frontières apparemment les plus éloignées. Diverses œuvres sont prêtées par la Collection de l'Art brut, à Lausanne. Ainsi trois peintures symboliques d'Augustin Lesage (1876-1954) et deux émouvantes poupées de Morton Bartlett (1909-1992). Ou encore, quatorze sculptures en terre cuite du Japonais Shinichi Sawada, frappé à sa naissance en 1987 d'un autisme profond. Ce sont des bêtes fantastiques, des démons, des esprits issus de la tradition japonaise ou empruntés aux arts tribaux d'Afrique.

Shinichi Sawada,
« Untitled », 2010-2011



Ces œuvres sont installées dans la salle où se déroule le récit en bande dessinée de la Genèse, adaptée en 2007 par Robert Crumb. Produit de la culture hippie, le dessinateur américain s'est rendu célèbre par les aventures plus que coquines de *Fritz The Cat*. Les quelque 200 planches du premier livre de la Bible sont présentées dans leur intégralité.

Venu des marges, si proche pourtant

Parmi les créations incluses dans la grande manifestation vénitienne de l'art contemporain, se découvrent des tapisseries, objets ou vêtements conçus pour le Jugement dernier, élaborés en asile psychiatrique par le Brésilien Arthur Bispo do Rosário (né aux environs de 1910 et mort en 1989). Les auteurs du catalogue n'hésitent pas à mettre ces ensembles baroques en relation avec les accumulations d'Arman ou les objets de Claes Oldenburg, deux artistes reconnus des mouvements d'avant-garde.

Le choix d'œuvres anciennes, puisées dans la production d'artistes parfois décédés, suscite l'interrogation quant à l'intention même de cette 55^e Biennale, dont les précédentes éditions visaient plutôt à rendre compte de pratiques artistiques en émergence. En ce sens, elle se signale comme atypique. Mais l'est-elle autant qu'il paraît ? Dans le *Pavillon central des Giardini*, plusieurs ensembles récents, d'auteurs vivants et parfois jeunes encore, attestent les relations profondes entre l'ancien et le nouveau, entre les courants dominants de l'art et les expressions hétérodoxes, entre l'esthétique contemporaine et les formes primitives de la création.

Sollicité de partout, le regard du visiteur se fait ici arbitraire. Séduit par l'élégance surréaliste des petites pièces en céramique de l'Américain Ron Nagel, réalisées dans les années 2008-2013. Emmerveillé par une suite de dessins et de peintures sur les pages de petits calepins à anneaux du Colombien José Antonio Suárez Londoño (1955), à partir de journaux intimes ou de textes d'auteurs divers, de Brian Eno à Klee ou Sebald ; présentée dans des vitrines, la série est inspirée par le deuxième tome du *Journal* de Kafka (1914-1923). Surpris encore, le regard, par la mythologie identitaire de *Passport* (1969-1970), sur une centaine de feuillets de photocopies, de Carl Andre, artiste majeur du courant minimal. Emporté, enfin, dans le tourbillon ludique des modelages des deux plasticiens suisses Peter Fischli (1952) et David Weiss (1946-2012), *Plötzlich diese Übersicht*, suite de scènes commencée en 1981.

Autour de la Création

Si la Biennale repose sur les deux têtes de pont que sont l'*Arsenale* et les *Giardini*, son intérêt tient aussi, lors de chaque édition, à la sélection d'artistes présentés dans les pavillons nationaux. Les découvertes sont nombreuses, en conformité parfois avec le thème général de la manifestation, mais en contrepoint le plus souvent. A cela s'ajoutent des expositions temporaires de très haute tenue, comme la présentation à la *Galleria internazionale d'Arte moderna* de la collection Sonnabend, ainsi que l'intrigante reconstitution, à l'enseigne de la Fondation Prada, de l'exposition constituée par Harald Szemann à la Kunsthalle de Berne en 1969 sous le titre *Quand les attitudes deviennent for-*

mes, qui fit scandale à l'époque et marqua la création artistique contemporaine pour plus d'un quart de siècle. Pour la première fois de son histoire, le Saint-Siège occupe un pavillon à la Biennale. Après deux siècles d'ignorance, le rapprochement entre l'Église catholique et l'art moderne et contemporain est dû à une initiative du pape Paul VI. Au Musée du Vatican, la collection est désormais présentée entre les salles dédiées à Raphaël et la Chapelle Sixtine. Cela donne du sens à cette présence à la Biennale, dans le périmètre de l'*Arsenale*. Le pavillon a pour thème la *Création* (une vidéo interactive réalisée par le collectif Studio Azzurro), déclinée en « dé-création » et en « re-création ».

Au regard critique de Josef Koudelka - de puissants triptyques photographiques en noir et blanc restituant le saccage par l'homme de la nature et de ses propres œuvres - répondent des pièces monumentales de Lawrence Carroll. L'artiste américain associe des toiles recouvertes d'une non-couleur argileuse, accidentées et réparées, à des objets récupérés. Ainsi des branches de bois mort ou des fils et des poires électriques.

Rencontré devant ses tableaux-objets, Carroll m'a déclaré leur confier un message de renouveau et d'espoir. Non parce qu'ils tiendraient du manifeste, mais parce qu'ils seraient comme une métaphore de l'aptitude de la peinture à « vivre une autre vie », par la présence du précaire et du provisoire (une peinture sous réfrigération), de blessures pansées ou encore de parties cachées, promises à un possible dévoilement. Après le Déluge, une régénérescence, confie Carroll, qui permettrait de « croire de nouveau en quelque chose ».

D. C.

Nathalie Chaix

Epanouissement du désir

●●● **Sylvain Thévoz**, Genève
Ecrivain, anthropologue

Nathalie Chaix vit à Genève. Elle travaille dans le domaine de la culture et a publié trois romans aux éditions Campiche (Orbe), trois romans vrais, qui pèsent leur poids de désir, d'espace et d'invitation à entrer dans la splendeur des relations. *Grand nu orange* (2012), son dernier roman, pourrait apparaître comme le livre de la sortie de l'enfermement de ses deux premiers qui relatent des passions douloureuses.

L'auteure nous entraîne dans le Sud, à la suite de Nicolas de Staël (le titre porte le nom d'un de ses tableaux). On se gorge de peinture, de couleurs. Cavalcade en famille entre le Sud de la France et l'Italie, avec le poète René Char en filigrane : autant dire que ça rigole ! On embarque avec eux, on sourit de la ballade, mais très vite, l'idéal est rompu. Nicolas en désire une autre, l'amante, la mauvaise, la garce, qui va l'aimer puis le tenir à distance.

L'engrenage du binôme souffrant et désirant est enclenché. On pressent que la femme va souffrir. Plus que l'homme. Et pourquoi donc ? Parce qu'il est grand, parce qu'il est fou, parce qu'il est peintre. Parce qu'elle est une femme, parce qu'elle est pauvre dans ses moyens pour dire, parce qu'il y a une trace culturelle de la pleureuse, quelque chose de votif dans ce motif du *je t'aime donc je souffre*, à l'image des pietas, des madones propre à notre culture chrétienne.

Lui souffre. Avec cette souffrance il crée, comme un dément, et c'est beau. Elle souffre. Sa souffrance est telle qu'elle semble d'avant l'amour. D'avant l'amante. D'avant tout autre. Au final, ce qui compte, c'est avant tout de désirer, le un, le multiple, l'autre, tous les autres. D'essayer de mailler un peu le gouffre, afin de le surplomber.

Sylvain Thévoz : *Nathalie Chaix, je crois à ce que vous dites. Que vous êtes dans ces romans ; j'aurais presque envie de dire ces autofictions. Quelque chose fonctionne, devient désirant dans votre écriture. Comment suscitez-vous ce désir ?*

Nathalie Chaix : « Je pense qu'un auteur parle toujours de lui, même quand l'action se situe dans le Lubéron dans les années 50, comme c'est le cas dans *Grand nu orange*. Pour autant, si j'admets les liens avec moi, si j'emprunte des choses qui m'appartiennent, je ne revendique pas l'autofiction. Je raconte des histoires. J'essaie de donner de la vie en convoquant les cinq sens, de mettre des couleurs, des odeurs, des paysages, du rythme et des musiques dans mes textes. »

Dans Exit Adonis,¹ les références musicales sont abondantes (Brassens,

1 • Prix Georges-Nicole 2007, 180 p.

Dominique A, Barbara... sont convoqués) mais aussi littéraires (Ovide, puis Tsvetaïeva, Céline) ou du cinéma (In the mood for love, Rohmer), de la danse, du théâtre et de la peinture. Bref de tous les arts. Les artistes sont d'ailleurs remerciés à la fin de votre livre, les collaborations relevées. Quel est le rôle de la culture pour vous ?

« La culture crée du sens, des valeurs. Elle représente la meilleure part de l'humain, sa créativité prodigieuse. Elle procure un répertoire sans fin où puiser des émotions artistiques. Elle m'offre une présence à moi-même, au monde et à l'altérité. Mon écriture est nourrie par les livres que je lis, les films, les spectacles, les expositions que je vois et qui stimulent mon imaginaire. Il m'arrive même de sortir mon cahier au théâtre pour écrire un fragment dans le noir, soit que la pièce m'inspire, soit au contraire que je m'ennuie. »

Votre écriture est connectée, irriguée au réel, aux histoires des gens, ici d'un



Nathalie Chaix

peintre célèbre, et pourtant elle raconte une forme de béance, de rupture inconsolable. Écrivez-vous comme vos personnages mangent, font l'amour, créent, se complètent : pour faire des ponts sur le vide ?

« J'écris par nécessité intérieure. J'écris aussi pour le plaisir que ça me procure. »

Malgré leurs efforts, leurs passions, quelque chose continue toujours de manquer à vos personnages.

« Le manque est protéiforme. Rares sont les personnes qui répondent : "Rien" à la question : "Qu'est-ce qui vous manque ?". Le manque se décline toujours au pluriel : le temps, l'amour, la reconnaissance, l'argent, un parent, l'attention, l'affection. Mais il est indispensable, il suscite le désir. C'est un moteur.

Dans vos romans, les marqueurs temporels sont importants, dates, années, saisons. Il y a toujours un écoulement du temps, et pourtant, tout se répète. Vous vous entêtez pour relancer la durée ?

« Le défilement des saisons structure le récit et permet d'explorer l'évolution des personnages. Le fait que certains d'entre eux s'entêtent dans une situation insatisfaisante, prisonniers de schémas inconscients répétitifs, montre le temps nécessaire pour se libérer du poids de notre passé, voire de notre part masochiste. »

L'envers du temps qui passe, c'est l'arrêt sur image, la photographie dont vous parlez beaucoup dans Il y a toujours un rêve qui veille (2010) ou la conservation muséale qui traverse tous

vos ouvrages. *L'écriture vous sert-elle à protéger, conserver, encadrer ?*

« Si l'écriture est en effet un moyen de conserver, qui m'aide à contenir ma peur de ce qui échappe, s'envole, s'oublie, de l'inévitable éphémère, c'est également une manière de déposer les choses en dehors de moi, de les mettre à distance. »

Votre manière d'approcher le désir féminin, sans vulgarité ni fausse pudeur, en nommant ce qui se passe dans la tête et ce qui se travaille dans le corps, est puissante. Votre désir à vous : un moteur pour écrire ?

« Ce qui m'intéresse dans l'écriture, c'est justement d'aller dans l'intime, l'indicible, l'intériorité. Le désir, le corps, le charnel. C'est un travail d'équilibriste : éviter le lieu commun, le déjà dit, la vulgarité. Révéler le singulier suffisamment éloquent pour être universel. Bien entendu, mon désir est un aiguillon pour écrire. »

La place de l'envoûtement est centrale dans vos ouvrages. Dans Exit Adonis vous dites : « Je ne supporte pas cette obsession que j'appelle de toutes mes forces. » Vos personnages sont obsédés par la paire, obnubilés par le couple. Nathalie Chaix : désir addict ?

« L'amour est l'une des expériences les plus exaltantes qu'il m'ait été donné de vivre. Et la dépendance fait partie du lien amoureux, bien que nous ayons tendance à la refuser. C'est ce que questionnent mes livres. Comment l'enfermement vient de soi, alors que mes personnages estiment qu'il vient de l'être aimé. »

« *Où es-tu quand tu n'es pas pleinement là ?* » *Y aurait-il une présence de l'autre qui creuse l'absence, le manque et le froid ?*

« Il n'y a rien de pire en effet que de se sentir seul-e en présence de l'autre. Je pense que la solitude nécessite d'être apprivoisée ; elle est notre lot, même si, par intermittence, nous pouvons avoir l'illusion de l'avoir écartée. »

Un homme omni-absent qui prend toute la place et qui pourtant n'est pas là et que l'on ne peut assigner à résidence : vous parlez de Dieu dans vos livres ?

« Jamais. Mais, enfant, je m'évanouissais souvent à la messe devant Dieu le Père. »

Vous écrivez avec beaucoup d'espace, dans les interstices, et invitez (en tous les cas, je me suis senti invité, et accueilli) à entrer dans votre monde, votre intimité. Le couple auteure-lecteur, serait-il le modèle du couple idéal ?

« Écrivant sur l'intime, il me paraît important de faire de la place au lecteur. Les blancs sont des espaces que je lui laisse investir. Dans *Exit Adonis*, par exemple, il a la possibilité d'imaginer ce qu'il advient des personnages entre les deux dates du récit. C'est le lecteur qui fait le livre.

» Mais le couple auteure-lecteur n'est certainement pas un couple idéal puisque le lecteur est souverain ; à tout moment, il peut refermer le livre. Le lecteur est par ailleurs en position d'émettre un jugement sur le livre, ce qui déséquilibre la relation. Pas idéal, non. »

S. Th.

Le combat de Dall'Oglio

Le Père Dall'Oglio, fondateur de la communauté monastique de Mar Moussa, en Syrie, a disparu le 28 juillet 2013 (voir la p. 4 de ce numéro). *Amoureux de l'islam, croyant en Jésus*, selon le titre de son précédent livre, il revient dans celui-ci - rédigé à Sulemanieh, dans la région autonome du Kurdistan irakien - sur son parcours intellectuel et spirituel, marqué très tôt par le choix de servir la rencontre islamo-chrétienne.

Découvrant et reconstruisant l'antique monastère de Moïse l'Abyssin, Dall'Oglio a donné forme à son choix de vie à Mar Moussa. En trente ans il en a fait progressivement, avec quelques hommes et femmes qui l'ont rejoint, un lieu de vie monastique rattaché à l'Eglise syrienne-catholique. Un lieu de rencontre et d'approfondissement humain et spirituel pour des jeunes venus de Syrie, de pays avoisinants ou même d'Occident.

Le Père jésuite revient aussi dans ces pages sur l'histoire récente de son pays d'adoption, jusqu'à son expulsion à l'été 2012. Des pages très dures - la rage - qui traduisent les frustrations accumulées pendant les années de dictature du régime des Assad. Depuis lors, infatigable, il a pris fait et cause pour ceux qui travaillent au renversement du régime et à son remplacement. Il a même mené campagne en Europe pour la livraison d'armes aux rebelles. Il en livre ici les raisons, qui souvent n'ont pas convaincu.

La dernière partie du livre rapporte son retour au nord de la Syrie soustraite à l'autorité du régime et les multiples rencontres avec des victimes des violences et des acteurs de la guerre civile, membres de la branche syrienne du PKK ou combattants d'Al-Qaïda.

Toujours animé d'une passion pour la justice, le moine explique les raisons de ses choix politiques et sa vision pour l'avenir du pays : la lumière. Il reconnaît qu'il n'a pas la même analyse des événements que ses confrères jésuites restés à l'intérieur pour soutenir les populations victimes des violences. La guerre civile divise aussi les communautés religieuses...

Il est possible, écrit-il néanmoins en mars 2013, « que la révolution syrienne tombe dans l'islamisation et s'éloigne de l'espérance révolutionnaire démocratique du début ». Il trace les défis de cette révolution : l'unité du pays alors que les Kurdes voudraient en garder une partie ; la construction d'une démocratie sur fond clanique et tribal - alors même que certains combattants ne sont pas démocrates et que les démocraties ne sont pas cohérentes avec leur appui - et avec une minorité chrétienne restée liée au régime...

La guerre civile déchire son âme : « Je serai prudent et ne me mettrai pas en danger de façon irrationnelle... mais je ne veux pas vivre une vie qui soit autre chose qu'un don radical, à mort, à vie. » Un testament, oui.

Joseph Hug

Paolo Dall'Oglio, avec la collaboration d'Eglantine Gabaix-Hialé
La rage et la lumière. Un prêtre dans la révolution syrienne, Paris, Atelier 2013, 200 p.

Violence

De l'animal à l'homme

Sous la direction
d'**Andrew Linzey**,
*Le lien. Violences sur
les animaux et les
humains*, Strasbourg,
One Voice 2011, 440 p.

Il aura fallu plus de deux ans pour traduire ce livre très dense qui relate le lien entre l'animal et l'homme, mais sous la thématique de la violence. Cet ouvrage comprend plusieurs contributions de chercheurs, psychologues, philosophes, juristes, sociologues, issus de plus de sept pays différents. C'est ainsi que se succèdent recherches scientifiques, juridiques et débats philosophiques sur le lien entre la souffrance infligée à un animal et sa corrélation avec celle infligée à un être humain.

On y cite plusieurs philosophes, dont l'anglais Bentham et le français Schweitzer, mais également Kant qui, dans ses *Leçons d'éthique*, affirmait déjà à la fin du XVIII^e siècle que l'homme « doit faire preuve de bonté envers les animaux, car celui qui est cruel avec les animaux devient rude dans ses rapports avec les hommes ».

A travers les divers articles qui s'emboîtent les uns dans les autres, mais ne sont pas égaux dans leur contribution au débat, le livre tente de prouver que des liens non discutables de causalité existent entre la cruauté infligée à l'encontre d'un animal, par un enfant par exemple, et sa violence en tant qu'adulte. On relèvera également que la violence conjugale n'épargne pas la maltraitance envers les animaux.

Plusieurs auteurs évoquent la question de la chasse (aux dauphins, aux cerfs), notamment la chasse à courre qui est qualifiée, au côté de la corrida, de « sport sanguinaire », moralement in-

acceptable. La chasse se révèle comme un excitant à la violence. L'animal, pourchassé souvent jusqu'à l'épuisement, n'a aucune chance d'échapper à ses bourreaux. La liberté d'être cruel pour l'homme ne devrait pas exister ! La chasse semble minimiser et dévaloriser l'empathie. Un des auteurs rappelle qu'il existe également un lien putatif entre les femmes battues et la chasse. Le fait de trouver son plaisir dans la douleur – la souffrance infligée à un autre provoquant une sorte de *Schadenfreude* – se voit vivement dénoncé dans ce livre, quelle que soit la victime, bête ou homme.

Même si trop peu d'aspects ont encore été étudiés par la criminologie en ce début du XXI^e siècle, il semble qu'un changement de conscience voie le jour dans les sociétés occidentales. Si la violence a longtemps été exercée à l'encontre de personnes pour des motifs de race, de religion ou de sexe, ce n'est plus le cas aujourd'hui. La seule violence qui subsiste est celle du spécisme, soit la différenciation de traitement à cause de l'espèce !

Cet ouvrage n'apporte pas de conclusion, mais le lecteur, suite à ses 400 pages, saura saisir le lien qui unit l'homme et l'animal dans ce qu'il a de plus terrible, la violence, soit un irrespect profond de l'identité de l'autre.

Olivier Jelen

■ Théologie

Joseph Ratzinger - Benoît XVI *L'enfance de Jésus*

Paris, Flammarion 2012, 192 p.

Pour Joseph Ratzinger, ce livre est une « porte d'entrée à ses deux précédents ouvrages consacrés à la figure et au message de Jésus de Nazareth ». Il s'adresse à ses lecteurs en tant que lui-même et non pas en tant que chef de l'Eglise. Il s'engage et il nous engage dans une démarche historique, exégétique et de foi.

Qui est Jésus ? D'où vient-il ? Pour répondre à ces deux questions fondamentales, Joseph Ratzinger propose une méthode en deux étapes. Tout d'abord, il se demande ce qu'ont voulu dire les auteurs des textes : « C'est la composante historique de l'exégèse. » Puis il se place aujourd'hui : « Ce qui est dit est-il vrai ? Cela me regarde-t-il ? Et si cela me regarde, de quelle façon ? »

Le théologien cherche ainsi à interpréter ce que Matthieu et Luc racontent de l'enfance de Jésus. Il fait appel à beaucoup d'autres théologiens et exégètes connus, de langue allemande ou française pour le plus grand nombre. Il ajoute ses commentaires personnels en s'appuyant à la fois sur l'Écriture, la tradition des apôtres et la foi de l'Eglise.

Joseph Ratzinger ne recule devant aucune interrogation, je pense notamment à la question difficile de la virginité de Marie. Son analyse ne convainc pas toujours ; il nous montre néanmoins un Jésus très humain, connaissant parfaitement les Écritures, un Jésus pleinement dans sa communauté, dans sa famille et vivant toutes les difficultés que cela implique.

Un bémol : l'écriture. L'appel fréquent à de nombreux spécialistes complique la lecture. Certaines phrases sont longues, difficiles à comprendre. C'est peut-être dû à la traduction, mais cela rend le livre austère et ardu.

Odile Tardieu

Christophe Levalois *Prendre soin de l'autre*

Une vision chrétienne de la communication
Paris, Cerf 2012, 160 p.

On peut parler d'éthique de la communication, comme on définit une éthique des affaires. Il s'agit ici d'une vision chrétienne,

d'une théologie de la communication. Christophe Levalois la situe dans une perspective de soin de l'autre. Avant d'en arriver là, il fait le constat d'une crise de la communication et expose les conceptions des catholiques, des orthodoxes et des protestants.

Existe-t-il une théologie de la communication ? Y a-t-il dans la tradition des éléments pour la nourrir ? Levalois trouve une inspiration dans la vision chrétienne de la personne et plus particulièrement dans le personnalisme développé au XX^e siècle à partir des trois grandes confessions chrétiennes et du judaïsme. Il cite, parmi d'autres, Maurice Nédoncelle, Emmanuel Mounier, Gabriel Marcel et Maurice Zundel. La personne est le pivot de la communication. « L'amour dans la communication, c'est la transmission en vue de la communion, dans le respect de la liberté de l'autre. »

C'est dans la quatrième partie que l'auteur présente les linéaments d'une communication chrétienne : la communication est le mode d'existence et de réalisation de la personne dans ses dimensions physique, psychologique et spirituelle.

Jean-Daniel Farine

Bénézet Bujo *Théologie africaine au XXI^e siècle*

Quelques figures, vol. III

Academic Press, Fribourg 2013, 224 p.

Même si ce troisième volume a tardé (l'auteur s'en explique dans son introduction), il vient bien compléter les deux premiers et en garde la forme : les biographies des théologiens présentés donnent les traits saillants de leur réflexion (livres, enseignement, pastorale, etc.) et de leurs centres d'intérêt.

Bénézet Bujo, professeur congolais émérite de l'Université de Fribourg, nous donne une fois encore l'occasion de déambuler, même si c'est assez succinctement - (car si les vies et les pensées des neuf théologiens qui proviennent du Sénégal, Kenya, Malawi, Cameroun, Burkina Faso, Bénin, Congo-Kinshasa et Ouganda sont bien écrites, elle sont forcément résumées) dans la richesse de ce que l'on nomme encore trop facilement « l'Afrique ». Y traversent, dans les présentations stimulantes des hommes et des idées, les joies et les peines, les défis et les crises du continent. Ce qui démontre

l'enracinement de sa théologie dans la problématique concrète des pays où elle germe et, désormais, porte du fruit.

Deux évêques, Kalilombe et Sanon, un converti de l'islam, un prêtre anglican, un Luthérien, un ex-jésuite, un professeur d'université, bref, diverses personnalités, décédées ou vivantes, illustrent l'œcuménisme de la recherche théologique actuelle, encore trop ignorée au-delà des océans Atlantique ou Indien.

Les grands thèmes théologiques sont abordés : ecclésiologie, liturgie, libération et même reconstruction économique-sociale, avec, comme point de départ, la réalité culturelle et historique du biotope de l'auteur. Pour chaque entrée suit la bibliographie de l'auteur, histoire d'approfondir. Car à lire tel ou tel théologien, on est pris soudain par le dynamisme « dialogal » entre réalité d'Afrique et foi chrétienne qui fait plus qu'espérer pour ce continent. Leurs travaux démontrent la pertinence du message chrétien pour la seconde génération post-colonialisme. Et c'est rafraîchissant ! A quand l'un ou l'autre cité dans un texte du magistère de l'Eglise universelle ?

Thierry Schelling

Maurice Bellet

Si je dis Credo

Paris, Bayard 2012, 144 p.

Lire un livre de Maurice Bellet demande de la patience et un effort. Comme me disait un ami, « c'est ésotérique ». Néanmoins, une telle lecture nous touche profondément par les multiples intuitions qui laissent percevoir un peu le mystère de Dieu, inconnaissable et pourtant très proche de chacun de nous par un amour inouï. Le Credo ne ressemble pas un catalogue d'articles de foi. Quand je dis : « je crois », j'entre en relation avec le Dieu qui me révèle son Amour à travers les événements.

L'auteur, prêtre, bibliste, théologien et psychologue, détaille avec bonheur chaque affirmation du Symbole des Apôtres.

En fermant le livre, le lecteur rejoint avec un esprit un peu renouvelé la longue tradition du christianisme et la communion avec les croyants.

Willy Vogelsanger

■ Eglises

Veronique Lecaros
L'Eglise catholique face aux évangéliques

Le cas du Pérou

Préface de Jeffrey Klaiber s.j.

Paris, Harmattan 2012, 246 p.

Dans cette étude fascinante et très actuelle, Véronique Lecaros analyse l'état du protestantisme dans le Pérou d'aujourd'hui, ainsi que les réactions catholiques face à ce phénomène. Elle situe l'action dans le contexte politique de la montée et du déclin du régime Fujimori et du retour à la démocratie en 2000.

L'auteure démontre qu'il ne peut y avoir de classifications en noir et blanc et qu'il existe des protestants et des catholiques œcuméniques, comme des protestants fondamentalistes ou des catholiques conservateurs qui évitent le contact.

Au travers d'une série d'interviews, elle cherche à trouver les raisons pour lesquelles un si grand nombre de Péruviens sont attirés par les Pentecôtistes. Mais elle note aussi qu'un autre grand nombre, dans les classes pauvres, trouvent un sens à leur foi dans la religiosité populaire catholique, notamment dans la dévotion au Seigneur des Miracles, dont un moment phare est la grande procession d'Octobre. Véronique Lecaros voit dans ces deux formes de religiosité une recherche de sens. Dans le temple pentecôtiste, les croyants trouvent une reconnaissance et une possibilité de s'affirmer. Quant aux catholiques des classes populaires, la théologie de la libération les a rendus capables d'affronter le mouvement terroriste du Sentier lumineux.

Cette étude novatrice est indispensable pour comprendre la direction que prend la religion en Amérique latine.

Jeffrey Klaiber

**Jörg Stolz, Olivier Favre,
Caroline Gauchet, Emmanuelle Buchard**
Le phénomène évangélique

Analyses d'un milieu compétitif

Genève, Labor et Fides 2013, 340 p.

Les évangéliques font figure de surprenante exception dans le paysage religieux suisse. Alors que, selon une étude récente, 64 % des Suisses se distancient de la religion, les évangéliques forment un groupe engagé et en croissance constante, passant d'à peine 40 000 en 1970 à 200 000 au début de ce siècle (2 à 3 % de la population totale). Ce phénomène représente une énigme qu'ont tenté de résoudre Jörg Stolz, Olivier Favre, Caroline Gauchet et Emmanuelle Buchard, quatre brillants chercheurs de l'Observatoire des religions en Suisse (ORS).

Les évangéliques ne forment pas un ensemble homogène. Les auteurs y distinguent trois orientations : les conservateurs, les classiques et les charismatiques. Les charismatiques, avec leur enthousiaste ouverture à l'Esprit saint, connaissent, comme partout ailleurs, une croissance plus accentuée que les autres groupes. Cependant, malgré des nuances, tous les évangéliques partagent une même foi et un même style de vie caractérisés par la croyance en l'inspiration divine de la Bible, la centralité de Jésus Christ dans la vie de foi, la nécessité d'une conversion individuelle et le zèle évangéliste.

Les chercheurs ont étudié les différentes caractéristiques des communautés évangéliques, leur manière de s'approprier la Bible, leur relation à l'autorité du pasteur, les mariages et les amitiés endogamiques ainsi que des thèmes jusque-là peu abordés tels que la désaffiliation. En effet, l'enthousiasme des évangéliques et leur croissance dissimulent les départs des déçus très difficiles à évaluer.

Les auteurs y développent aussi, à partir du concept de « milieu social compétitif », une thèse originale pour expliquer le succès des évangéliques : « Ce milieu se distancie de l'« extérieur », protège l'identité [de l'adhérent] et assure sa pérennisation en dressant des frontières autour de lui, tout en s'inscrivant dans la réalité du marché contemporain. Il propose des biens attractifs pouvant concurrencer les offres séculières. » Les évangéliques forment des communautés soudées dans lesquelles ils retrouvent

l'équivalent de l'offre séculière (écoles, formations diverses, vacances, loisirs) et surtout des biens relationnels et spirituels.

Ce livre présente un grand intérêt pour mieux comprendre non seulement le paysage religieux et la société suisse, mais aussi les évangéliques.

Véronique Lecaros

Michel Hubaut
Un monde en quête de sens
Paris, Cerf 2013, 208 p.

L'auteur rappelle qu'un des dangers du christianisme est de faire de la foi une idéologie, des idées érigées en système qui expliquerait et justifierait tout. Dieu est au-delà de ce que nous pouvons en dire. La foi est d'abord une rencontre spirituelle avec Jésus. La vocation de chacun est au service des hommes. L'idéal de l'homme, c'est d'aimer plus aujourd'hui et davantage encore demain. Croire, c'est se convertir à l'amour.

En 23 courts chapitres, Michel Hubaut nous conduit vers les nouveaux défis de la foi : croire pousse à l'engagement et la foi permet de refuser la fatalité du mal, de donner un sens à notre histoire personnelle et collective. Espérer, c'est croire en un avenir toujours possible pour l'homme. Dieu nous laisse discerner jour après jour quels choix faire pour hâter le monde nouveau. Le juste discernement évangélique n'est possible qu'avec les frères.

Toute vie menacée est un appel à sauver l'essentiel : le souffle unique de la vie de chacun. La fragilité même de l'homme donne du poids à l'essentiel. Les pauvres sont des sacrements de Dieu. Ils nous provoquent à la créativité, à la générosité. Nous avons à inventer d'autres manières de témoigner, sinon nous nous sclérosions.

Notre identité chrétienne n'est pas dans une structure ecclésiale, mais dans notre fonction prophétique d'espérance, dans l'acuité de notre regard de foi. La vie du chrétien est la seule réponse à la question : le christianisme est-il la Bonne Nouvelle pour l'homme du XXI^e siècle ? Aimer l'homme, pour continuer d'espérer en lui.

Jean-Daniel Farine

■ Arts

Pierre Schaefer
Surprendre le regard*Expérience photographique
avec dix couples*

Labor et Fides, Genève 2013, 216 p.

Dix couples ont participé à une expérience photographique dont l'originalité tient à plusieurs points : « Assis l'un en face de l'autre, chaque paire est photographiée par deux appareils déclenchés simultanément, mais à des intervalles de temps aléatoires. La séance dure environ trente minutes, découpée en trois temps : une première période de silence, puis une discussion où le couple doit répondre à cinq questions et, enfin, une dernière phase au cours de laquelle chacun des protagonistes porte à tour de rôle un masque. »

Quatre textes accompagnent les deux cents photos de l'ouvrage. Dans le premier, Pierre Schaefer parle de ce qu'il a cherché à réaliser et comment il l'a fait ; le défi de l'ouvrage n'étant pas de montrer des yeux, mais des regards échangés dans un couple. Un deuxième volet, écrit par le psychiatre Willy Pasini, interroge les concepts d'intimité et d'extimité dans cet étrange contexte.

En troisième partie, une historienne de l'art, Véronique Mauron, se penche sur l'art de la photographie. Elle pose la question de la relation entre ce qui est visible dans le réel et ce qui est l'est dans la photographie. L'auteur manifestant le désir de capturer le regard amoureux, son dispositif scientifique et distant donne une possible visibilité à cet « immémorial » échange entre amants.

Terminant l'ouvrage, le psychiatre et sexologue Francesco Bianchi-Demicheli dialogue avec l'auteur à propos des regards échangés surpris par l'objectif. Il explique que « l'être humain a la capacité de détecter, même chez des inconnus, s'ils se regardent uniquement, s'ils se regardent et se désirent et s'ils se regardent et s'aiment. »

« Il appartient maintenant aux lecteurs de juger si les regards échangés d'un couple peuvent réellement être surpris grâce à la photographie », conclut-il.

Anne Deshusses-Raemy

■ Littérature

Jérôme Meizoz
Séismes

Carouge, Zoé 2013, 96 p.

Je ne citerai pas la première phrase de ce livre, trop accrocheuse par sa violence... Mais le ton est donné, on va se souvenir, encore et encore, d'une enfance, d'un drame familial, d'une adolescence aussi.

Un jour, à la télévision, l'enfant qu'il était apprend que des liasses de billets et des lingots d'or s'entassent dans les sous-sols des banques et sous les chaussées des grandes villes. Il essaie d'imaginer... Et si les ennemis envahissaient le pays pour les dérober ? Mais non ! La Suisse a Nicolas de Flue qui protège les frontières. Ce Nicolas est-il le même que celui qui, au début décembre, apporte des verges pour les enfants qui n'ont pas été sages ? Que de questions dans une tête si jeune ! Le voisin, qui avait vu les défilés à croix gammée dans Berlin, le rassure : « Ici la guerre, on ne la connaît pas ! »

Aux premières marches de l'adolescence, le corps de Mme Vanier, impeccable paroissienne, le trouble profondément... ses fourrures, ses hauts talons, son parfum... Il en rêve. Et puis, à la télévision encore, il capte un film. A la lisière d'une forêt, un feu de camp. Michel Strogoff erre en aveugle. Une jeune fille sort de la rivière et vient, nue, vers le feu. Le héros retrouve alors la vue. Notre auteur reste bouche bée devant cette vision : « Notre vie tout entière tient dans ces yeux neufs. »

D'autres rêves : le barrage hydroélectrique qui barre le fond de la vallée se fissure et les trombes d'eau engloutissent tout. Une jeune fille est transformée en pont, reliant les deux berges de la rivière par un arc très souple... Mais comme le locataire d'en face, notre auteur semble n'avoir pas pris racine : « Les racines c'est bon pour les arbres ! »

A 20 ans, appelé à devenir soldat, il décide de ne pas apprendre à tuer. Il se fait réformer et rêve ensuite d'une guerre. Il voit partout des militaires. Il est saisi d'une peur terrible... une page avait été tournée et tout avait basculé dans la force. Pourtant... « il aurait fallu, avant, mais on n'a pas su dire... » L'auteur nous le dira peut-être dans son prochain livre. Qui sait ?

Marie-Luce Dayer

Amnesty International, Rapport 2013. *La situation des droits humains dans le monde*, Berne, Amnesty International 2013, pp. XXI + 354.

Bennett Nicholas, A hauteur de conscience. *Une vie au service de l'éducation et du développement*, Lausanne, Antipodes 2013, 312 p.

Bianchi Enzo, Nouveaux styles d'évangélisation, Paris, Cerf 2013, 80 p.

Bizot Thierry, Sauf miracle, bien sûr. *Roman*, Paris, Seuil 2013, 444 p.

*****Col.,** *Traces et souvenirs de la contestation. Charles Philipona. Archives militantes*, Carouge-Genève/Lausanne, Archives Contestataires/D'en bas 2013, 186 p. [44535]

*****Col.,** *Viceversa - littérature. 7,* Lausanne, D'en bas 2013, 344 p. [44550]

*****Col.,** *Le mystère de l'affectivité,* Montréal/Genève, Novalis/Labor et Fides 2013, 104 p. [44551]

*****Col.,** *Vatican II. Le commencement d'un commencement,* Paris, Facultés jésuites de Paris 2013, 160 p. [44558]

Grün Anselm, Le ciel commence en toi. *La sagesse des Pères du désert pour aujourd'hui,* Paris, Salvator 2013, 166 p.

Härrî Silvia, Loin de soi. Nouvelles, Orbe, Bernard Campiche 2013, 176 p.

Hurtado-Graciet Marieli, Petit cahier d'exercices pour pratiquer Ho'oponopono, Genève-Bernex, Jouvence 2013, 64 p.

Huster Francis, Albert Camus, un combat pour la gloire. Roman, Paris, Le Passeur 2013, 128 p.

Jaquet Corinne, Monsieur Chose et la Marmite de l'Escalade. Une enquête au cœur de la Fête genevoise. Roman (jeunesse), Genève, Slatkine 2013, 176 p.

Lubac Henri de, Lettres de M. Etienne Gilson adressées au P. de Lubac et commentées par celui-ci. Correspondance 1956-1975, Paris, Cerf 2013, 282 p.

Médecins sans frontières, Jeux de miroir. Réflexions sur MSF et l'action humanitaire, Lausanne, Antipodes 2013, 142 p.

Mendonça José Tolentino, Notre Père qui es sur la terre, Montréal/Paris, Novalis/Cerf 2013, 160 p.

Meyer Shmuel T., Ah, j'oubliais l'effarante beauté des lieux. Portraits et paysages de Genève, Genève, Metropolis 2013, 168 p.

Narbel Julien, « Ils ont pris le palais d'hiver ! » Julien Narbel, un Suisse dans la tourmente de la révolution russe de 1917, Genève, Slatkine 2013, 160 p.

Panikkar Raimundo (Raimon), Vision trinitaire et cosmothéandrique : Dieu-Homme-Cosmos, Paris, Cerf 2013, 458 p.

Péron Xavier, Les neuf leçons du guerrier maasaï. Suivi de : *Les clés de la spiritualité maasaï,* Genève-Bernex, Jouvence 2013, 316 p.

Peyrot Nicolas, Monemvasie byzantine. Carrefour de l'histoire, Genève, Slatkine 2013, 200 p.

Pralong Joël, Ado, mais pas idiot, Nouan-le-Fuzelier, Béatitudes 2013, 174 p.

Rotsaert Mark, De Loyola au Vatican : idées reçues sur les jésuites, Paris, Le Cavalier Bleu 2013, 180 p.

Rougier Stan, « Pour vous qui suis-je ? » Regards sur Jésus, Paris, Mame 2013, 220 p.

Sophrony Archimandrite, Lettres à des amis proches, Paris, Cerf 2013, 146 p.

Veyron Marie-Laure, Le toucher dans les Evangiles, Paris, Cerf 2013, 208 p.

Ces livres peuvent être empruntés au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
© + 41 22 827 46 78

Images d'été

Comme chaque année à la même époque, je suis partie à la chasse aux images d'été, afin d'avoir quelque chose à raconter le jour de la rentrée. Et comme chaque année, la chasse s'est révélée aussi fructueuse qu'hétéroclite, les grandes vacances ayant la particularité de faire souffler sur le monde un petit vent de douceur bienvenue, sans toutefois pouvoir empêcher le déchaînement de tempêtes en tous genres, ni mettre en échec la méchanceté, la cupidité et la bêtise humaines. Rien de nouveau sous le soleil, donc !

Résultat : comme chaque année, en vidant sur mon bureau cette moisson disparate et contradictoire - images d'orages, de paysages calmes, de colères noires, de doux sourires, de sang qui coule, de chats qui jouent, de gens qui meurent, d'enfants qui naissent - je me suis interrogée. Par quel bout prendre cet énorme puzzle planétaire afin de lui donner sens ? A-t-il même un sens ? Questions récurrentes, qui ont entraîné une pénible mobilisation de mes synapses, encore tout engourdis par la pause estivale.

Dans un éclair de lucidité, il m'est apparu que la façon dont les moyens de communication modernes nous déversent leurs images ressemble un peu à celle dont les grandes surfaces nous livrent leurs meubles ou leurs jouets : en pièces détachées. Si bien qu'il incombe à l'acheteur lui-même de construire le produit fini, en suivant une notice la plupart du temps incompréhensible - tel ce maudit costume de ninja que j'ai offert le mois dernier à mon petit Maël pour son quatrième anniversaire, et qui a nécessité d'incroyables efforts d'assemblage avant que l'enfant puisse s'en harnacher et galoper dans toute la maison en pourfendant ses ennemis.

A la différence, toutefois, que quand on essaie de reconstituer la réalité à partir des images transmises en vrac par les médias, eh bien, ça ne donne rien. Rien de cohérent, en tout cas. Dans quelque sens qu'on les tourne, on n'obtient qu'une vision fragmentaire et fugace, reflet d'une réalité trop complexe pour être saisie dans sa globalité. Un monde étrange en constante évolution, dont l'avenir dépend de plus en plus du bon vouloir de ses habitants, comme le rappellent les plus parlantes de mes images d'été.

La première est celle de Nada. Dans une vidéo postée sur YouTube le 21 juillet, cette petite Yéménite de 11 ans dénonce le projet de ses parents de la marier de force. « Que faites-vous de l'innocence des enfants ? Qu'ont-ils fait de mal ? Si vous me mariez, je n'aurai pas de vie, pas d'éducation », leur crie-t-elle, les yeux étincelants de passion. Cette fillette si brave me remplit d'admiration. A l'heure où les petits Occidentaux reprennent, pour la plupart, le chemin de l'école, j'espère que son cri de révolte va secouer les puces de tous les responsables planétaires qu'indiffère le sort des innocents.

Ma deuxième image d'été est celle de la Terre. Eh oui, notre bonne vieille Terre, photographiée le 19 juillet par la sonde Cassini à une distance de 1,4 milliards de km environ. Un cliché extraordinaire, où l'on découvre en gros plan l'un des anneaux de Saturne, écrasant de sa masse un minuscule point bleu. Impossible d'imaginer, vu de si loin, que ce tout petit monde perdu dans l'immensité possède des habitants qui le saccagent tout en se crépant mutuellement le chignon.

Nous ne faisons qu'un, tel est le message de cette image, qu'on devrait diffuser en continu sur tous les écrans de la planète, à la place des visions d'horreur qui ne font qu'attiser le brasier et nous désespérer.

Ma troisième image d'été est celle d'un enchantement. Que j'ai vécu en direct le 18 août dernier, dans les arènes de Vérone, lors de la représentation du Nabucco de Verdi. C'était grandiose et transportant. Surtout quand le chœur des Hébreux a entamé son air célèbre, tellement connu que certains de mes voisins n'ont pu s'empêcher de le fredonner eux aussi, et que quelque chose de réellement magique a saisi la foule. Un frisson. Une communion. Et je me suis dit que si quinze mille personnes étaient capables de se rassembler ainsi autour de la beauté et de vibrer comme un seul homme, alors, il y avait encore de l'espoir pour l'humanité.

Gladys Théodoloz



Espace Fusterie, 12h30-13h45

organisation: dominique mougeotte, marie céneç

www.espacefusterie.ch

un auteur, un livre

2013

2014

Partager le plaisir de lire et de penser la foi

- jeudi 3 octobre 2013

Jean-Marc Tétaz

traduction de D. Bonhoeffer

« qui est et qui était Jésus-Christ »



- jeudi 7 novembre 2013

Nathalie sarthou-Lajus

« sauvez nos vies »



- jeudi 5 décembre 2013

valérie Lathion

« helvetia et le goupillon »



Espace **F**usterie
temple de la Fusterie

ECR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE
EN MARCHÉ À VOS CÔTÉS!



Eglise
protestante
de Genève